CITÉ NOUVELLE

REVUE CATHOLIQUE D'ETUDE ET D'ACTION

15 AOUT 1943

CHRONIQUES

LES LIVRES

EDITIONS PAYS DE FRANCE

JE BIMENSUELLE N° 58

AVIS TRÈS IMPORTANT

Depuis le 15 Juin, toute la correspondance concernant la Revue est à adresser au nom et à l'adresse ci-dessous :

Editions PAYS DE FRANCE

38, Place du Sacré-Cœur, ISSOUDUN (Indre)

Quant aux mandats, chèques bancaires ou chèques postaux, ils devront toujours être libellés au nom de :

M. Lucien KELLER

38, Place du Sacré-Cœur, ISSOUDUN (Indre)

Téléphone 4-52 — Chèque postal : Lyon 904-40

A nos abonnés dont le service se termine avec le présent numéro

Pour éviter tout retard dans la réception de la Revue, nous vous prions de faire parvenir votre réabonnement, *avant le* 15 *septembre*, à l'administration *: Editions Pays de France, Issoudun,* Ch. P. Keller, 904-40, à Lyon.

Sauf refus du présent numéro, nous vous considérerons réabonné d'office pour un an et vous ferons présenter fin septembre, une traite postale augmentée de 10 francs de frais soit 190 francs, sauf versement à cette date.

DIRECTION-RÉDACTION

" Pays de France ", 2, Rue de l'Eglise, Vichy (Allier)

CONDITIONS D'ABONNEMENT

à " Cité Nouvelle "

France	Un an	**180** francs
	Six mois	**100** »
	Trois mois (non renouvelable)	**50** »
Le numéro		**12** »
Etranger (demi-tarif)	Un an	**210** francs
	Six mois	**110** »
	Trois mois (non renouvelable)	**55** »
Le numéro		**14** »
Etranger	Un an	**255** francs
	Six mois	**130** »
	Trois mois (non renouvelable)	**65** »
Le numéro		**15** »

FRANCIS CHISHOLM

“Si vous ne devenez comme ces petits...”

L’un de nos émerveillements sera un jour de découvrir combien vraiment « le Royaume était au dedans de nous » et comme nous avons mal demandé « que son Règne arrive ». Pour en venir à François Chisholm, combien de ceux qui l’ont connu, élève de Holywell, vicaire de Shalesley, missionnaire à Pei Tan, ont soupçonné qu’à ces pauvres mains d’ouvrier avaient été commises « les clés du Royaume » ? Parmi ses amis même, il se pourrait que plusieurs aient mal perçu la vie intense de cette âme. Le grand nombre des lecteurs ont été sûrement saisis par le drame, ravis par le charme amer à la fois et suave qui s’en dégage. Quelques-uns ont savouré avec malice des traits de satire. Quelques autres se seront scandalisés des originalités, des boutades du vieux missionnaire et, comme certaines de ses paroissiennes, auront recueilli, pour les soumettre à l’Inquisition, des dires qu’on eût pu souhaiter moins elliptiques. Il feront au pauvre curé un procès de tendance et, tel le vicaire général Sleeth, soupçonneront sa foi. Je leur souhaite de prendre avec esprit la page d’humour qui clôt cette affaire, afin de recevoir comme Monseigneur Sleeth la grâce qui l’illumine.

« Il rêva que dans la cure endormie, son ange gardien et celui du vieux Chisholm avaient abandonné leurs protégés pour aller se reposer et se rafraîchir au salon. L’ange de Chisholm avait l’apparence d’un frêle chérubin, tandis que le sien était un ange sur le retour, le regard soucieux et les plumes en bataille... Ils échangeaient leurs impressions au sujet de leurs pupilles actuels. Ils ne formulèrent guère de reproches à Chisholm, hormis celui d’être sentimental. Mais quant à lui... ils trouvèrent beaucoup à dire sur son compte. Il suait, dans son sommeil, à entendre le verdict final de son bon Ange : « C’est un des pires spécimens dont j’ai eu à m’occuper... plein de préjugés, pédant, ambitieux au possible, et, par comble, fastidieux. »

Réveillé, Monseigneur Sleeth se débattit contre cet étrange avertissement. Son cœur, blessé, se vengea sur un pauvre enfant maladroit qu'il prit plaisir à humilier et à faire souffrir.

Mais c'en était trop.

« Cette cruauté même avait purgé son âme. Sans hésiter, impassible, il prit le rapport qu'il avait compilé et le déchira en mille morceaux. Ses doigts s'acharnaient sur les feuillets avec une violence méthodique, puis il repoussa loin de lui les fragments de papiers épars et les jeta sur le plancher, d'un geste irrévocable. Ensuite, il poussa un gémissement et tomba à genoux. — « Oh, mon Dieu, prononça-t-il d'une voix sincère et suppliante, aidez-moi à tirer profit de la leçon de ce vieillard. Et mon Dieu... faites que je ne sois plus fastidieux... »

En ce sage Monseigneur Sleeth, puissions-nous nous reconnaître. Avertis par ce songe, nous déchirerons, nous aussi, notre vilain dossier. Nous prierons Dieu de nous ouvrir le cœur à la grâce que nous apporte Francis Chisholm, et de nous accorder de n'être plus « fastidieux ».

*

Au chrétien, humblement avide de mieux connaître « les mystères du Royaume », si simples, d'ailleurs, Francis Chisholm apportera plus que le charme de sa personne.

Son biographe, malgré son talent, n'a sans doute pas lui-même pénétré assez profondément ce mystère pour ne pas laisser son regard s'attarder au pittoresque de cet étrange univers. Sans devenir austère, plus de dépouillement, plus de silence encore dans sa contemplation l'eussent amené à mieux définir le secret de cette âme sacerdotale. D'évidence, il n'est pas d'Eglise et parle des choses et des gens comme peut le faire un observateur ami, attentif, familiarisé même, mais encore étranger (1).

Mais à quoi bon insister sur les petits côtés d'une œuvre qui, sous son apparence parfois déconcertante, mérite que

(1) Son traducteur certainement le trahit. Son langage est souvent impropre. On se demande si ce n'est pas lui qui, cherchant à transposer, n'a pas commis des solécismes qui affublent un prêtre écossais de titre d'abbé, de soutane et de rabat ? J'omets maintes confusions de langage qui dénotent une information insuffisante chez l'auteur ou le traducteur. Il n'est guère de page qui ne demande une correction.

nous la prenions de haut et nous invite à un effort spirituel peu commun ? Sans nous donner ici le ridicule d'un commentaire, nous voudrions en toute amitié, avec ceux qui ne liront peut-être pas le livre, et avec quelques-uns qui aimeront le relire, prendre quelque loisir en ce beau Royaume. Pour cette fois, nous laisserons les enfants jouer avec les clés et les serrures.

D'ailleurs l'histoire de Francis Chisholm est une belle histoire, dont le récit tour à tour fera rire ou pleurer, soulèvera l'indignation ou tiendra en haleine. La partie de pêche au saumon avec le supérieur du séminaire, le bon Mgr Mac Nabb qui aura bien raison de faire de Francis un prêtre puis un missionnaire ; l'affreuse famine et la peste qui ravagent la Chine ; le supplice chez les bandits du général Wai-Chou ; l'écroulement de la mission sous les trombes de pluie qui ruinent trente ans de labeur ; tous ces épisodes sont dignes du plus passionnant roman d'aventures. Je dirai seulement ici de quoi et de qui il s'agit.

*

Francis est un pauvre petit garçon. Il est fils d'un brave marin des pêcheries de la Tweed, qui, assommé par des fanatiques protestants, périra noyé avec sa femme, emportés, tous deux enlacés, par le fleuve où, dans la nuit, ils sont tombés. Francis orphelin va connaître à douze ans la dure vie de boulonneur aux chantiers navals de Darrow, à raison de trois shillings et demi par semaine. Il manque bien d'y périr de misère et de maladie. Il est sauvé par une vieille amie, la tante Polly, qui le tire de cette damnation et l'envoie à Holywell, école cléricale, où va se révéler et s'affirmer sa « vocation. » Francis, intelligent, violent, est peu conformiste. Son tempérament sauvage, scandalise bons élèves et rigides pédagogues. Dans ce climat dévotieux s'épanouit au contraire un petit ami de jadis, Anselme Mealey, enfant de chœur gracieux, confit et rusé, qui fait le bonheur de ses maîtres, tandis que Francis, quelque temps ému par l'amour d'une petite cousine Nora, conquiert douloureusement la certitude de sa

vocation. Plus clairvoyant que ses collègues, le sportif supérieur Mac Nabb a discerné dans ce garçon une nature vigoureuse, capable de porter le sacerdoce. L'intrigue innocente s'est tragiquement terminée par l'aventure qui a fait de sa jeune cousine la victime d'une brute. Mais ce n'est pas une déception d'amour qui le décidera. Le drame dans lequel il a vécu jusqu'ici lui semble multiplier les signes du Ciel. Il se consacrera à Dieu et rejoindra au séminaire de San Moralès son sympathique maître Mac Nabb. On imagine que la vie recluse pèse à ce routier en mal de grand air et de kilomètres. Une fugue semble accumuler contre lui les preuves d'une faute grave. Le scandale soulève les dévots amis et les sévères directeurs, qu'un témoignage inattendu convainc enfin de leur erreur.

Jeune vicaire, son ministère connaîtra à Shalesley, sordide village minier, de cruelles mésaventures. Il est tombé sur un curé impossible, homme aigri, avare, qui ne sait qu'incréper les quelques fidèles qui viennent encore à l'église ; il fulmine contre les essais tentés par son vicaire pour apprivoiser une jeunesse sauvage et débauchée. Au plus tôt il se débarrasse de lui en le faisant nommer à Tynescastle, où son camarade de séminaire, le doucereux et habile Anselme Mealey, a déjà su capter les faveurs du doyen Fitzgerald. Une lamentable affaire de fausse voyante stigmatisée enthousiasme crédules et ambitieux, le doyen et le vicaire Mealey. Francis s'est montré défiant au point de déplaire. Un hasard fait éclater la supercherie et révèle une fois encore la sagesse et la vraie religion de Chishlom. Le pauvre doyen, lui, effondré, a dû publiquement désavouer l'imposture de la stigmatisée. Mais il n'a qu'un mot pour son vicaire : « Vous êtes un brave garçon, Chisholm ; c'est dommage que nous ne puissions pas nous entendre. » Partout où il ira, le trop pur Francis sera intolérable aux hypocrites et aux politiques. Son évêque, qui n'est autre que le vieux Mac Nabb, ne voit de solution que de l'envoyer reprendre en Chine une mission qui vient de lui être confiée. Là, du moins, ce ne seront pas des chrétiens qui le feront souffrir et le courage de l'apô-

tre pourra se déployer à l'aise. Sans hésiter le P. Chisholm est parti vers cette Chine dont l'abbé Mealey, devenu secrétaire des Missions étrangères, lui fait un idyllique tableau : une prospère chrétienté l'attend, dans un pays enchanteur ! Le pieux Mealey fond de dévotion à la pensée d'un si consolant apostolat. La vérité est qu'en arrivant au fin fond de la province de Chek-Kow, à plus de 1.500 kilomètres de Tientsin, le missionnaire ne trouve à Pei Tan que bâtiments en ruine, catéchistes filous, une chrétienté sans chrétiens. Courageusement, le P. Francis, ayant mesuré la puissance de l'hostilité dressée contre un missionnaire pauvre, qui n'apportait dans ce pays que l'Evangile vécu, s'enfonce corps perdu dans cet Evangile même. Par la fondation d'un dispensaire, il ne prétend plus qu'au témoignage de la charité. La guérison prodigieuse qu'il opère du fils d'un riche mandarin, M. Chia, porte un coup droit au cœur d'un paganisme rebelle. Bouleversé, sans avoir la foi, mais dans un mouvement de gratitude, M. Chia est venu solliciter son admission dans l'Eglise. Avec une pureté plus belle encore que sa charité, le P. Francis refuse ce qui lui semble un salaire. « Vous n'avez ni le désir d'être chrétien, ni la foi. Si j'acceptais, je serais un faussaire aux yeux de Dieu. Vous ne me devez rien. » Mais cette brutale franchise opère un autre miracle. Le soir même, M. Chia fait apporter au P. Francis les titres de propriété d'un magnifique terrain, la colline de Jade Vert Vif, que le P. Francis avait tant désirée, vainement, pour y bâtir sa mission.

Après deux ans de travaux, la mission St-André s'élève, prête à recevoir les sœurs qui vont tenir école, dispensaire, sacristie, hôpital, ouvroir. Quelle fête se prépare pour les accueillir !

Une erreur fortuite déclenche une catastrophe. Les sœurs débarquent vingt-quatre heures plus tôt qu'elles n'étaient annoncées. Nul n'a été les recevoir. L'incident tombe au plus mal. La supérieure, une Bavaroise, née Hohenlohe, est une femme terrible qui n'aura, blessée par cette mésaventure, que ressentiment contre le pauvre P. Francis.

C'est décidément l'histoire de Job qui recommence. La peste fond sur la région ! Héroïquement le Père, aidé des sœurs, lutte contre le fléau, quand lui arrive le secours inattendu d'un vieux camarade d'enfance, le docteur Willie Tulloch, avec qui il s'est jadis cordialement bagarré. Incroyant tenace, fils d'incroyant cynique, il est accouru avec une mission médicale au secours de la Chine dévastée. A force de science et d'amour, Francis et Tulloch gagnent la bataille ; et quand enfin la peste a cédé, dernière victime, c'est le cher Willie qui succombe dans les bras de Francis. Au risque de la mutiler, il faut bien transcrire quelques lignes de cette scène. Tulloch agonise.

« Un long silence :

— Tu écriras à mon vieux père et tu lui diras que son fils n'a pas faibli. C'est drôle... Je n'arrive pas encore à croire en Dieu.

— Cela n'a pas d'importance maintenant.

Francis ne sait trop ce qu'il dit. Il pleure et, dans son humiliation d'avouer sa faiblesse, les mots lui viennent au hasard, aveuglément :

— Dieu croit en toi.

— Ne te fais pas d'illusions... Je ne me repens pas.

— Toute souffrance humaine est un acte de contrition.

Le silence se rétablit. Le prêtre n'ajoute rien. Faiblement, Tulloch lève une main et la laisse tomber sur le bras de Francis.

— Mon vieux, je ne t'ai jamais aimé tant que maintenant... parce que tu n'essaies pas de sauver mon âme de force...

Ce sont les derniers spasmes. L'âme de Willie s'enfonce dans un mystère où Dieu seul agit sur elle.

Soudain, les yeux de Willie se tournent vers Francis. Il comprend que Willie essaie vainement de prononcer... il glisse un bras sous le cou du mourant et approche son oreille de sa bouche. D'abord, il ne distingue rien. Puis, vaguement ces mots lui parviennent :

— Francis... je donnerais plus de six pence pour le pardon de mes péchés.

Willie est mort.

Tenant toujours son ami, comme une mère son enfant, il récite d'une voix étranglée le *De Profundis*.

— Du fond de l'abîme, Seigneur, j'ai crié vers vous. Seigneur, écoutez ma voix...

Je ne sais pas si l'agonie morale où se débat l'orgueilleuse sœur Marie-Véronique ne dépasse pas encore la grandeur de cette mort. Tout en ce saint l'irrite à la fois et la subjugue. La charité du P. Francis scandalise en elle toutes ses raideurs d'aristocrate et séduit en même temps le sens de la noblesse qui la déchire. Elle veut fuir. Elle a demandé son départ, impitoyable au désarroi où elle jettera le prêtre qu'elle déteste et qu'elle admire.

Voici d'ailleurs qu'arrive en tournée d'inspection le brillant secrétaire des Missions Etrangères, le chanoine Anselme Mealey, publiciste génial, qui, armé de son kodak, s'est promis de trouver à Pei Tan de sensationnels documents pour ses conférences à projections. C'est toujours le même beau diseur dont l'inconscience, dans les circonstances que traverse la mission ruinée, devient odieuse. Par ses belles manières, il a d'abord conquis l'aristocratique supérieure. Mais au fond, c'est un grossier personnage, plein de lui-même, qui ose reprocher au missionnaire jusqu'aux sinistres qui fondent sur lui. La Société ne lui accordera donc aucun secours. D'ailleurs, on est mal satisfait des maigres résultats de son apostolat. Le visiteur multiplie les conseils impertinents et les blâmes emmiellés. Il veut bien, en partant, supposer du moins la pureté des intentions.

C'en est trop ! Quand ce soir le missionnaire se retrouvera seul, méditant au milieu des ruines de son église, il n'a pas remarqué que sœur Marie-Véronique s'est approchée de lui. Elle est d'une pâleur de mort.

D'une voix presque atone, elle dit :

— J'ai quelque chose à vous dire. Mes paroles vous paraîtront humiliantes. Mais je me sens forcée de parler. Je... je vous demande pardon.

Les mots venaient d'abord difficilement, puis leur allure se précipita, enfin un torrent de paroles déborda :

— Je me repens amèrement et du fond du cœur de ma conduite envers vous. Dès notre première rencontre, mon attitude a été scandaleuse, coupable. Le démon de l'orgueil me possédait... Il y a des semaines que j'éprouve le besoin de venir à vous... pour vous avouer cela... mais mon orgueil m'en empêche... Pendant ces dix derniers jours mon cœur a saigné pour vous... des blessures, des humiliations

que vous avez subies de ce prêtre à l'esprit grossier et mondain... Mon Père, je me déteste, pardonnez-moi, pardonnez-moi.

Sa voix s'éteignit dans un sanglot. Elle s'agenouilla devant lui, la tête enfouie dans ses mains, les épaules secouées...

...Après un temps... il lui demanda :

— Vous ne désirez donc plus quitter la Mission ?

— Non, non... (son cœur se brisait). Si vous consentez que j'y reste. Je n'ai jamais connu personne que je désire autant servir... Votre cœur est le meilleur, votre âme la plus belle que j'ai rencontrée.

— Mon enfant, je suis un pauvre être insignifiant... vous aviez raison... un homme vulgaire...

...Les sanglots la secouaient tout entière.

— Et vous êtes une grande dame. Mais, aux yeux de Dieu, nous sommes tous deux ses enfants...

Avec une générosité princière, les Hohenlohe reconstruiront la Mission St-André. A sa manière le prêtre les dépassera en magnificence. La fondation d'une mission méthodiste n'éveille dans le cœur du P. Francis qu'une courtoisie de grand seigneur, où l'humour donne à la charité chrétienne une souveraine élégance. Il a, par sa prévenance, fait du Dr Fiske et de sa femme de pittoresques amis, en compagnie desquels, saisis par les bandits de Wai-Chou, il subira le martyre. Une jambe brisée sous les bastonnades, épuisés par la torture des eaux glacées, le Père et ses compagnons réussiront miraculeusement à s'enfuir sur un canot qu'il gouverne d'une main vigoureuse au travers des rapides du fleuve. Poursuivi par les bandits, un dernier coup de feu lui a brisé la mâchoire. A ses côtés, consumé par les supplices, le bon Dr Fiske est mort... Quand ils atteignent enfin la Mission, le P. Francis n'est plus qu'un pauvre débris d'homme.

Son énergie le guérira, mais va devoir consommer le suprême sacrifice : deux jeunes prêtres, braves et sportifs, ont été envoyés à Pei-Tan pour prendre la relève. Le pauvre vétéran est rappelé en Europe. C'est la renonciation à tout, y compris au rêve de dormir un jour auprès de son vieil ami le Dr Tulloch, à l'ombre du clocher rebâti.

De retour à Tynecastle, il reçoit de son évêque, l'ancien condisciple Anselme Mealey, un accueil distrait. Toujours

affairé, le prélat juge avec suffisance l'apôtre qui a consumé trente ans de sa vie à créer, à bâtir, à rebâtir là-bas une chrétienté, et qui quémande maintenant la plus petite paroisse du diocèse, pour y user ses dernières forces, en élevant un orphelin, le seul être en qui il retrouve le souvenir des siens.

C'est dans ce misérable presbytère que se passe la scène qui a ouvert notre récit : l'enquête du vicaire général Sleeth qui n'épargne pas même au vieux curé l'humiliation et la souffrance de se voir arracher son dernier bonheur. L'enfant (qu'il élève mal, affirme-t-on) sera envoyé à l'orphelinat. Quant à lui, il sera relégué à la maison de retraite où finissent les vieillards inutiles... Mais vous savez le rêve qui bouleverse l'âme de l'enquêteur ; comment il déchire son rapport et disparaît. Alors, le curé et le gamin, les yeux encore gonflés de larmes, se cachant du vieux jardinier comme des maraudeurs, ont bêché la plate-bande aux capucines pour y chercher des vers.

— « Tu en as de la chance d'aller pêcher la truite avec le meilleur pêcheur de Tweedside ! Le Bon Dieu a fait les petits poissons, André... et nous sommes là pour les prendre... »

Il fallait bien que cette histoire s'achevât dans un sourire.

*

« Et je te donnerai, dit l'épigraphe, les clés du Royaume des cieux. » N'y cherchons pas de subtile exégèse, puisque le Seigneur lui-même s'en est expliqué en affirmant que seuls les enfants en franchiraient la porte. Et ceux qui leur ressemblent. Il faudra bien que les docteurs et les puissances se fassent petits, s'ils prétendent y pénétrer. Petitesse et charité, et peut-être quelque peu d'humour, clés évangéliques à portée de la main des pauvres. Quelle grâce aux sages qui n'en refusent pas la proposition !

Il serait, aux yeux de l'Ange de Mgr Sleeth, pédant et fastidieux de recueillir savamment les traits de fine psycholo-

gie dans ce livre est vivant. Francis Chisholm, la tante Polly, le rude Willie Tulloch, les bons méthodistes Fiske, l'évêque Mac Nabb, chacun à sa manière, sans oublier le père et la mère Chisholm, les noyés, ni l'orphelin André, entrent dans le Royaume comme chez eux. Sœur Marie-Véronique n'y parviendra qu'au prix de déchirements intérieurs. On ne désespère pas de voir se convertir, avec Mgr Sleeth, certains personnages qui, à leur manière au fond, cherchent Dieu. Leur histoire à tous offrira matière à nos méditations et doucement nous entraînera sur le chemin étroit et vers la porte haute. Un païen, comme de juste, ouvre la voie.

Longtemps le riche mandarin M. Chia, avait résisté. Après trente-six ans d'amitié, à la veille du départ du P. Chisholm, il accomplit enfin la démarche inespérée.

« — Cher Père, je n'ai pas besoin de vous dire combien je regrette votre départ. Notre longue amitié m'a été précieuse.

— A moi aussi, votre amitié manquera...

...Le prêtre fit une pause, puis avec un semblant de sourire, il ajouta :

— Nous ne pouvons espérer nous rencontrer qu'après la vie présente, au Ciel.

Un curieux silence s'établit. M. Chia le rompit avec effort.

— Puisque nous serons si tôt séparés, peut-être conviendrait-il de songer un instant à cet au-delà ?

— Ces pensées sont celles qui m'occupent constamment.

M. Chia hésitait, en proie à un malaise inaccoutumé.

— Après notre mort, si quelque chose de nous persiste, rien ne pourrait m'être plus agréable que d'y renouer notre amitié (...) J'ai souvent pensé que les diverses religions ont chacune leur entrée au ciel. Et maintenant j'éprouve un étrange besoin d'y pénétrer par la même porte que vous.

— Je ne puis croire que vous parlez sérieusement.

— Autrefois, après la guérison de mon fils, je n'étais pas sérieux. Mais je ne connaissais pas encore vos règles de conduite, votre existence toute d'abnégation, de sérénité, de courage. L'excellence d'une religion se juge aux vertus de ses adeptes. Mon ami, ...vous m'avez conquis par votre exemple.

Le P. Chisholm prononça lentement :

— Pendant tout le jour, le goût de cendres de mes échecs m'a rendu la bouche amère. Vos paroles viennent de me rendre courage. Néanmoins, je vous conjure de ne pas faire cela par amitié...

— J'agis ainsi par amitié et parce que je crois... Votre Seigneur sera aussi mon Seigneur. Je serai heureux, sachant qu'au Paradis de notre Maître, nos âmes se rejoindront un jour.

Tout d'abord le prêtre fut incapable de balbutier une parole. Il luttait pour ne pas trahir son émotion. Il tendit la main à M. Chia. D'une voix basse et tremblante, il prononça enfin :

— Allons à l'église. »

Il y eut ce jour-là au Ciel plus de joie pour cet unique pécheur converti que pour les fastueuses statistiques du chanoine Mealey. Car le Royaume de Dieu prend ses mesures non point à nos nombres, mais à « la justice, à la paix, et à la joie qui vient du Saint Esprit. »

*

Décidément le Royaume de Dieu n'est point commensurable aux Royaumes de ce monde. Lorsqu'un prêtre a opté pour l'Evangile, le Christ a prédit que le monde se dresserait contre lui, par cela seul qu'il n'est plus « du monde ». Ils vous haïront, disait-il, « parce qu'ils ne connaissent ni moi ni mon Père » (St Jean, XVI, 3). Mais bienheureux êtes-vous, les petits, les enfants, « parce que les Mystères du Royaume vous ont été révélés. » (S. Marc, IV, 11). Et si ce prêtre a parfois une allure de fou, c'est peut-être par conformité à son Maître, si, comme St Paul, il a accepté de passer pour tel à cause du Christ (I Cor., IV, 10).

« Du nouveau, du nouveau ! mais qu'il soit tout comme l'ancien. »

Le trait de Claudel dépasse l'horizon d'un *Art Poétique* : car, nous aussi, nous voulons de la sainteté, mais de la sainteté qui soit tout comme le monde et qui laisse bien en place les valeurs établies.

J'ose à peine dire que les personnages de ce drame qui s'opposent à Francis Chisholm sont vicieux. Ils ne veulent être ni menteurs, ni voleurs, ni méchants (1). Ils sont honnêtement de ce monde. C'est assez grave. Quant à Francis Chisholm, à l'inverse, il ne « fait » pas saint ; il ne copie rien ni personne ; il ne prétend point se faire un personnage d'ha-

(1) En tout cas, l'auteur aurait donné beaucoup plus de force à son drame, et sans doute de vérité, en évitant tout trait de charge inutile.

giographie, et c'est pourquoi il déroute de bonnes âmes qui en jugent par les canons. Il est ce qu'il est, et, comme il dira un jour doucement au Vicaire Général : « Je rendrai compte de ma vie à Dieu. » Mais tel qu'il est, un païen clairvoyant, après l'avoir examiné trente ans, renoncera pour s'approcher de lui à des millénaires de paganisme.

Il est surtout virilement pudique, à la façon d'un fier et droit garçon. Un trait de son enfance caractérise toute sa vie. Lorsqu'un jour, le dévot Anselme « a déclaré avec feu pendant le cours de religion : « J'aime et j'adore Notre Seigneur de tout mon cœur. » Francis, tripotant des billes dans sa poche, est devenu rouge comme une pivoine, et, à son retour de l'école, rageur, il a cassé un carreau. » Ce qui n'est pas édifiant du tout. Mais c'est un homme qui, à quarante ans de là, reviendra de Chine boiteux, la tête brisée par une balle, percé de pétite vérole, et que son camarade, retenu dans la compagnie « des manteaux de fourrures et des chaines d'or officielles » des plus hauts magistrats, n'aura pas même le temps de recevoir : « Les comités scolaires, la Compagnie des eaux, leurs budgets... des marchandages... je pratique le métier d'agent de change, actuellement... mais j'aime ça, Francis, j'aime ça ! »

Hélas ! nous aimons ça ! Le Christ a terriblement parlé un jour de ceux qui « dérobaient la clé du Royaume, n'y entrant pas et empêchant les autres d'y entrer » (St. Luc, XI, 52). Mais toute sa parole, toute sa vie dénoncent avec combien plus de sévérité ceux qui en ont fait de fausses clés. Ceux-la, pour cause, n'entrent point par la porte du bercail : fausses clés de l'argent et de la politique, fausses clés des relations et des succès mondains, fausses clés de l'importance et des vertus sans amour, fausses clés d'un savoir pédant « et fastidieux. » Comme il apparaît précieux ce don gratuit procuré à Pierre des justes clés du Royaume ! Elles portent un signe, solennellement affirmé par le Christ : c'est qu'elles sont faites pour la main des enfants et de ceux qui, comme Francis Chisholm, leur ressemblent.

Paul DONCŒUR.

DOSTOIEVSKI PROPHÈTE[1]

Qu'il est difficile de mesurer, dès l'abord, la vraie grandeur ! Dans l'ouvrage célèbre par lequel il révélait aux Français *le roman russe,* Voguë présentait encore *Crime et Châtiment* comme ayant marqué l'apogée de Dostoiewski. « Avec ce livre, expliquait-il, le talent avait fini de monter. Il donnera encore de grands coups d'aile, mais en tournant dans un cercle de brouillards, dans un ciel toujours plus trouble, comme une immense chauve-souris au crépuscule. » Il se justifiait par là de négliger *Les Frères Karamazov,* « interminable histoire » où il ne voyait guère que « nuages fumeux » et « digressions sans excuses. » « C'est le plus faible, le plus lourd et le plus long des romans de Dostoiewski », écrivait-il vers le même temps pour en déconseiller la traduction ; « peu de Russes en soutiennent la lecture, il rebuterait à coup sûr le goût français. » Longtemps encore après Voguë, les traducteurs ne nous permirent de prendre contact avec telles œuvres majeures du grand écrivain qu'après les avoir amputées de leurs « longueurs intolérables », c'est-à-dire, au vrai, de certains passages des plus importants. Le genre de l' « adaptation » connut, pour ainsi dire, le cours forcé. Dostoievski, disait-on encore, est si étrangement russe ! comment n'en serait-on pas tout déconcerté ? C'était se mettre commodément à l'abri des révélations trop dures, trop bouleversantes dont son œuvre était porteuse...

Peu à peu, cependant, ces révélations s'imposaient. L'énigme commençait à se déchiffrer. Par delà cette vague « religion de la souffrance » aux résonances humanitaires, où l'on avait d'abord cru voir l'essentiel de cette œuvre sombre et forte, par delà les analogies qu'on n'avait pas manqué de souligner avec la veine réaliste et naturaliste du roman occidental de l'époque, on nous apprit à discerner les abîmes d'une psychologie

qui devançait les plus étonnantes découvertes de la psychiâtrie contemporaine. On nous fit justement admirer comment « les choses se sont révélées plus vite au grand artiste qu'au savant. » Que de lumières projetées sur notre nature à tous, dans ces cas de dédoublement que Dostoiewski multiplie, comme pour nous forcer à voir, sous les apparences de l'exceptionnel et de l'anormal, la loi trop réelle de notre propre cœur ! Quel commentaire au texte terrible qui s'impose cependant à notre foi : *Homo non habet de se nisi mendacium !*

Mais cela même nous fait soupçonner qu'on n'a pas encore compris Dostoievski pour avoir discerné en lui le psychologue de génie. Par les coups de sonde qu'il jette avec tant de bonheur dans les régions subliminales, c'est en réalité un tout autre domaine que, du même coup, il explore. C'est le domaine de l'esprit. A travers un « inconscient redoutable », il entrevoit un « au-delà mystérieux » (1). Il nous force à découvrir à sa suite la profondeur spirituelle de l'être. « On m'appelle un psychologue, disait-il déjà de lui-même, mais ce n'est pas vrai : je suis un réaliste au plus haut sens du mot, c'est-à-dire que je montre les profondeurs de l'âme humaine (2). » Autant dire qu'il est, à sa manière, un métaphysicien. Ne craignons pas de l'édulcorer en reconnaissant ce qu'il nous dit de lui-même encore : « Ce n'est pas au roman que je tiens essentiellement, mais à l'idée. » Il n'y a rien là, d'ailleurs, qui nuise au roman comme tel, pourvu que nous reconnaissions aussi que chez lui, l'aventure qui forme véritablement la trame de l'œuvre n'est autre que cette aventure spirituelle à laquelle il nous convie, aventure identique à celle que la recherche métaphysique, lorsqu'elle est sérieuse, ne fait que transposer en termes abstraits. Si nous y étions entrés pour y chercher simplement quelque histoire contingente, si relevée qu'elle fût de psychologie, nous y serions fourvoyés. André Gide a fait à ce sujet une remarque essentielle : « Dans toute notre littérature occi-

---

(1) Ces deux expressions sont de M. Maxime Herman. *Przybyszewski et Dostoiewski*, p. 23.

(2) Cf. Paul Evdokimoff, *Dostoiewski et le problème du mal*, p. 43.

dentale, le roman, à part de très rares exceptions, ne s'occupe que des relations des hommes entre eux, rapports passionnels ou intellectuels, rapports de famille, de société, de classes sociales, — mais jamais, presque jamais, des rapports de l'individu avec lui-même ou avec Dieu, — qui priment ici tous les autres (3). » On s'explique maintenant la première impression de « longueurs » ou de « hors d'œuvre » ressentie par des lecteurs encore mal habitués à l'atmosphère dostoievskienne. On se l'explique, mais on en voit l'illusion. Tout serait plutôt « hors d'œuvre » que ces débats intérieurs, ces confidences ou ces dialogues interminables qui, surgis inopinément, semblent interrompre l'action de la façon la plus arbitraire et la plus fâcheuse, pour jeter les personnages dans d'étranges considérations sur l'immortalité de l'âme et sur l'existence de Dieu. Pendant ce temps, le drame qui commençait à nous prendre à la gorge n'est-il pas oublié ? Tout au contraire, c'en est ici le centre, c'en est le point vif, comme c'est le noyau de la pensée de l'auteur. Les héros de Dostoiewski peuvent bien se dire qu' « il n'y a rien de plus sot que cet éternel entretien » : ils y reviennent toujours. C'est qu'ils vivent le problème que lui-même a vécu, et dont il veut nous montrer qu'il est pareillement notre problème. « Ce qui torture ces êtres, ce n'est pas la maladie, ou la crainte du lendemain : c'est Dieu. Par l'obligeance de leur auteur, ils sont débarrassés des menus tracas quotidiens, pour être placés nus en face du Mystère. Leur vie active correspond à notre vie profonde (4). »

Disons même davantage. A mesure que les années s'écoulent, la stature de Dostoiewski grandit. Ce romancier n'apparaît plus seulement comme un psychologue et un métaphysicien : il fait figure de prophète. Non parce qu'il aurait prédit tel ou tel événement survenu depuis lors : il s'y est essayé plusieurs fois dans les écrits qui composent le *Journal d'un écrivain*, mais la plupart du temps sans bonheur, de même que lorsqu'il se met à dogmatiser pour son compte, bien souvent

(3) André Gide, *Dostoiewski* (*Œuvres complètes*, t. XI), p. 149.
(4) Henri Troyat, *Dostoiewski*, p. 567.

« il nous déçoit. » L'inspiration ne le visite guère qu'à travers les créations de son art. Il faut aussi beaucoup de complaisance pour voir dans le récit des *Possédés*, comme on l'a fait, une sorte de description anticipée de la révolution bolchevique. Mais, plus profondément, Dostoiewski a pour ainsi dire anticipé sur de nouvelles formes de pensée et de vie intérieure qui, par lui, viennent s'imposer à l'homme et entrent dans son patrimoine. Ce n'est pas là proprement question de doctrine : « Un homme peut croire en Dieu, et l'autre n'y croire pas ; l'un peut être patriote russe, l'autre patriote d'Occident, et néanmoins l'un et l'autre peuvent appartenir à une même formation psychique, être tissés de la même trame. Mais, après Dostoiewski, c'est la trame même de l'âme qui est changée chez ceux qui adoptent son esprit (5). » Rares sont les génies à qui s'applique une assertion pareille. Très rares, ceux à qui elle s'applique avec autant de force. Un prophète, oui : parce qu'il n'a pas seulement découvert à l'homme ses abîmes, mais il lui en a, en quelque sorte, ouvert de nouveaux, lui donnant comme une dimension nouvelle ; parce qu'il a ainsi préfiguré, c'est-à-dire annoncé en le réalisant déjà, un certain état nouveau de l'humanité ; parce qu'en lui la crise de notre monde moderne s'est concentrée, comme en une cime aiguë, réduite à son essence, et parce qu'une solution s'y est vitalement esquissée, nuée lumineuse pour notre marche présente dans le désert.

I

Frères ennemis.

On pense aussitôt à un autre prophète, à *l'autre* prophète de notre temps : Nietzsche. La confrontation est inévitable. Tout y invite et, plus que tout, la formidable partie qui se joue présentement dans la conscience humaine, sous leurs signes

---

(5) Berdiaev, *L'esprit de Dostoiewski*, p. 256. L'idée ne nous viendra pas d'habiller Dostoiewski en docteur. Pour l'étude de Dostoiewski métaphysicien et prophète, les ouvrages de MM. Berdiaev et Evdokimoff sont les deux ouvrages capitaux.

conjoints et contrastés. Le drame auquel nous assistons, dans lequel nous sommes tous acteurs, a pour enjeu la victoire de l'un ou de l'autre, et son issue décidera lequel fut, au plein sens du mot, prophète.

Leur rencontre date de 1887. Dostoievski était mort depuis six ans. Nietzsche, condamné à la vie errante, se trouvait alors à Nice. Il écrit à Franz Overbeck, le 23 février :

> Une trouvaille fortuite dans une librairie : *L'esprit souterrain* de Dostoievski... Ç'a été un hasard tout pareil à celui qui, dans ma 21e année, m'est arrivé pour Schopenhauer, dans ma 35e pour Stendhal. L'affinité instinctive a parlé tout de suite ; ma joie a été extraordinaire... (6).

Nietzsche avait eu la main heureuse. Nul plus que le héros de *L'esprit souterrain*, cet homme « renié par la conscience commune » (7) et la reniant dans un éclat de rire, n'était propre à lui faire sentir l' « affinité » dont il parle, à lui qui avait célébré « le gai savoir » et qui venait précisément de se désigner, à propos de la composition d'*Aurore*, comme étant alors « l'homme souterrain au travail. » Cependant, sa découverte était tardive. Il n'avait plus devant lui que deux années de vie lucide. En outre, ignorant le russe, il ne connut son grand aîné qu'à travers quelques traductions françaises et ne put lire ni *Les Possédés*, ni *Les Frères Karamazov*. *L'Idiot* lui suggéra sans doute quelques-uns des traits sous lesquels il allait dépeindre Jésus et le groupe des premiers chrétiens. Peut-être aussi le personnage de Raskolnikov — si vraiment il put l'étudier — contribua-t-il à l'affermir dans son immoralisme agressif. Toutefois, si Dostoievski est à plus d'un égard le précurseur de Nietzsche, et quoique celui-ci ait dit : « Il est le seul qui m'ait appris quelque chose en psychologie », cela est trop peu pour que de l'un à l'autre on puisse vraiment parler d'influence. Au reste, bientôt l'enthousiasme de Nietzsche s'éteint. Sans renier son premier sentiment, il eut

---

(6) Cf. Charles Andler, *Nietzsche et Dostoiewski, Mélanges... Baldensperger*, t. I, p. 14.

(7) Léon Chestov, *Les révélations de la mort*, p. 101.

le temps de se reprendre. Dans une note de 1888 il dit encore : « Quelle délivrance de lire Dostoievski (8) ! » Mais le 20 novembre de la même année, à George Brandès qui le met en garde contre cet écrivain « tout chrétien de sentiment », rallié à « la morale des esclaves », il répond : « Je lui ai voué une étrange reconnaissance, bien qu'il aille à l'encontre de mes instincts les plus profonds. » Et dans *Ecce homo*, citant ceux qui furent ses nourritures spirituelles, il ne le nommera pas. L'attirance première s'est doublée d'une répulsion, également violente.

Comment n'être pas frappé tout d'abord du jugement pareil qu'ils prononcent l'un et l'autre sur leur siècle ? Même critique du rationalisme et de l'humanisme occidental, même condamnation de l'idéologie du progrès, même impatience du règne scientiste et des perspectives sottement idylliques qui, chez beaucoup, le prolongent, même dédain d'une civilisation toute en surface dont ils font craquer le vernis, même pressentiment de la catastrophe qui va bientôt l'engloutir. Nietzsche s'insurge contre l'idéalisme et contre la morale : Dostoievski s'en prend à ce qu'il nomme « les idées genevoises », et c'est à peu près la même chose. L'un et l'autre annoncent la revanche des « éléments irrationnels » que le monde moderne refoule sans réussir à les extirper. Ils appellent cette revanche, fût-ce au prix des pires cataclysmes. On sent en eux une volonté de destruction, et le marteau iconoclaste du penseur allemand joue un rôle analogue aux songes apocalyptiques du rêveur russe. Les railleries de l'un sur l'idée même de vérité, sa révolte contre « l'ordre établi » du savoir, ne font-elles pas écho à la protestation de l'autre contre le « deux et deux font quatre » et à sa négation du « mur de l'évidence » ? En eux deux l'humanité cherche à s'évader de la prison dans laquelle une culture étroite l'a enfermée. Ils refusent de laisser mutiler l'homme sous prétexte d'éviter la contradiction et, bousculant l'univers

---

(8) *Volonté de puissance*, trad. Bianquis, t. 2, p. 343.

(9) *L'Adolescent*, trad. Pierre Pascal, p. 201.

factice mais confortable où il se laissait parquer, ils lui restituent le sens de sa destinée tragique.

On sait l'amour de Nietzsche pour la Vie, amour supérieur en son Zarathoustra au goût de la sagesse. On sait son mépris du bonheur et sa recherche de l'héroïsme. On sait aussi le rôle essentiel qu'il attribue à la souffrance et à la maladie dans la formation des héros : « seul ce haut tourment procure l'ultime affranchissement de l'esprit. » Dostoievski avait dit avant lui, dans *L'Adolescent*, par la bouche de Versilov : « Mon cher, je ne veux nullement te séduire avec quelque bonne vertu bourgeoise en échange de tes idéals. Je ne te dis pas que le bonheur vaut mieux que l'héroïsme. Au contraire, l'héroïsme est supérieur à n'importe quel bonheur (10). » Lui aussi pensait que « l'homme sain » est condamné à vivre dans l'existence banale, dans ce « terrestre ordre normal » auquel on n'échappe qu'au prix d'un détraquement de l'organisme. On pourrait dégager de son œuvre un mysticisme de la vie, plus précisément un mysticisme tellurique, assez proche du culte de Dionysos. Toute la famille des Karamazov, sur laquelle il a mis si puissamment sa marque, est possédée d'une « soif de vivre », d'un « furieux appétit de vivre » qu'aucun désespoir ne peut vaincre, et le doux, le pur, le sage Aliocha dit lui-même à son frère Ivan :

— ...On voudrait aimer par le cœur et par le ventre, tu l'as fort bien dit. Je suis ravi de ton ardeur à vivre. Je pense qu'on doit aimer la vie par dessus tout.

— Aimer la vie, plutôt que le sens de la vie ?

— Certainement. L'aimer avant de raisonner, sans logique, comme tu dis ; alors seulement on en comprendra le sens... (11).

Le parallèle a été poussé beaucoup plus loin. On a voulu voir en ces deux prophètes les porteurs d'un message identique. La parenté de leur œuvre critique ne s'expliquerait pas seulement par certains caractères communs, mais leur orientation positive serait la même, et déjà la *volonté de puissance*, avant d'être magnifiée par Nietzsche, définirait le but secret

---

(10) *L'Adolescent*, p. 202.
(11) *Les Frères Karamazov*, trad. Mongault, t. I, p. 243-244.

des efforts de Dostoievski, ce but dont il avait dû malgré lui prendre conscience à partir de son séjour au bagne. La seule différence appréciable consisterait en ce que ç'avait été là pour lui la révélation d'une « vérité affreuse, qu'il n'osait proclamer par la bouche de ses héros qu'avec honte et terreur », en se cachant pour ainsi dire derrière eux même à ses propres regards, tandis que pour Nietzsche, venu plus tard, il s'agit désormais d'une nouvelle « déclaration des droits ». Le premier parlait de la transformation de ses convictions, tandis que le second parle d'une transmutation des valeurs : mais, sous des noms différents, le processus serait le même de part et d'autre. Dès qu'il fut enfin lui-même et qu'il osa s'en rendre compte, au sortir d'une période humanitaire et libérale, Dostoievski aurait été nietzschéen avant la lettre.

Telle est la thèse que soutenait naguère Léon Chestov, en un livre profond mais éminemment subjectif (12), et qu'on rencontre encore ici ou là. Elle n'est pas sans une apparence de vérité, disons même, sans une vérité partielle. Il est hors de doute que plusieurs des êtres créés par le grand romancier sont, par une partie d'eux-mêmes, comme les hérauts avant-coureurs de l'idéal de Nietzsche, et il n'est pas moins hors de doute que ces êtres sont « la chair de la chair de Dostoievski. » L'homme souterrain, Raskolnikov, Stavroguine, Ivan Karamazov, le Grand Inquisiteur lui-même, tous s'efforcent au moins d'atteindre une région située « par delà le bien et le mal », et chacun d'eux n'est qu'un des masques de leur unique animateur. Ne prenons pour l'instant qu'un exemple. Lorsqu'un Ivan Karamazov déclare tout net à Aliocha qu'il n'a jamais pu comprendre comment on peut aimer son prochain (13) ; lorsqu'un Stavroguine avoue, lui aussi, n'avoir jamais pu aimer personne (14) ; lorsqu'un Versilov répète à son fils que « l'homme a été créé physiquement incapable d'aimer son prochain », qu' « aimer les hommes comme ils

---

(12) *La philosophie de la tragédie, Dostoiewski et Nietzsche* (Œuvres, t. III), trad. Boris de Schloezer.

(13) *Les Frères Karamazov*, t. I, p. 250.

(14) *La confession de Stavroguine*, dans *Les Possédés*, trad. Chuzeville, t. II.

sont est impossible », et lui donne cette consigne : « sache les mépriser, même quand ils sont bons » (15), on ne saurait douter qu'en eux s'exprime un sentiment profond de celui qui les fait parler. On le peut d'autant moins, que le *Journal d'un écrivain* contient, au style le plus direct, une confidence analogue (16). Mais on ne peut non plus s'en tenir là. S'il enseigne le mépris des autres, en effet, Versilov ajoute aussitôt que c'est parce qu'il se connaît bien qu'il parle ainsi, et que « quiconque n'est pas trop bête, ne peut pas vivre sans se mépriser, honnête ou malhonnête, peu importe ! » Le cynisme de ses propos apparaît dès lors sous un autre jour. Ivan, Stavroguine n'ont sans doute que trop raison ; oui, « il faut qu'un homme soit caché pour qu'on puisse l'aimer ; dès qu'il montre son visage, l'amour disparaît » : qui donc, ayant réfléchi, le niera ? Mais de quel droit aussi transformer cette âpre et douloureuse constatation en déclaration de principe ? Pourquoi refuser d'accorder créance, en regard, à ce qu'on appelle les « balbutiements monotones et importuns » d'un enfant ? Certes, Aliocha ne nous renseigne pas sur ce qu'était Dostoievski ; son témoignage n'est pas néanmoins sans nous éclairer, comme celui du staretz Zossime, sur ce qu'il pensait. N'y voir que l'écho d'un conformisme auquel le romancier aurait sacrifié publiquement par un reste de scrupule, et pour s'abriter derrière lui aux yeux du monde, serait commettre un contresens. Nous retrouverons Aliocha, et nous mesurerons son importance. Quant à Dostoievski en personne, écoutons sa profession de foi tout entière : « Je déclare que l'amour pour l'humanité est une chose complètement inconcevable, incompréhensible et même impossible sans la foi en l'immortalité de l'âme humaine. » Osera-t-on dire que cette condition était pour lui pure chimère, écartée sans retour ?

Il ne faudrait pourtant pas rejeter trop vite l'idée de Chestov. Les deux héros sont frères, profondément. Dostoievski a pénétré par avance dans l'univers solitaire où Nietzsche

---

(15) *L'Adolescent*, p. 203.
(16) *Journal d'un écrivain*, trad. Chuzeville, t. II, p. 314.

s'aventurera bientôt. Il a pressenti la crise, peut-être de toutes la plus redoutable, dont Nietzsche va se faire l'annonciateur et l'ouvrier. Il l'a vécue. Il a assisté à la « mort de Dieu. » Il a vu le meurtrier prendre son élan pour une gigantesque carrière. Athéisme, idéal du surhomme : dans toute leur force, il les a « réalisés » l'un et l'autre. Puis, nonobstant toutes les complicités qu'ils trouvaient en lui, très délibérément, quoique non sans luttes renouvelées, il a choisi contre eux. En un sens, il a donc fait plus que prévoir et qu'ébaucher Nietzsche. Pour tout dire d'un mot, il l'a prévenu. Il a surmonté la tentation à laquelle celui-ci devait succomber. C'est ce qui donne à son œuvre une portée exceptionnelle. Celui qui s'y est plongé, en sort immunisé contre le poison nietzschéen, sans avoir à méconnaître la grandeur nietzschéenne. Dostoievski ne l'oblige ni à fermer les yeux, ni à prendre peur et à reculer. Il ne le fait pas revenir en deça des terres nouvellement découvertes, mais il le porte au delà. Lui aussi dissipe les illusions rassurantes, il déchire cruellement les voiles que l'homme ne cesse de tisser pour ne pas se voir tel qu'il est. Mais Dieu n'est pas pour lui l'un de ces voiles. Lui aussi condamne ce monde et son mensonge. Mais Dieu n'est pas pour lui un rouage de ce monde, ni le soleil d'un univers mourant. Car s'il s'agit plus précisément de notre âge, la parité que nous avons reconnue dans l'attitude critique des deux penseurs à son égard ne doit pas nous donner le change sur leur inspiration discordante. Nietzsche, en le maudissant, y voit un héritage de l'Evangile, tandis que Dostoievski, qui ne le maudit pas moins, y discerne le résultat d'un reniement de l'Evangile. En fin de compte, s'opposant sur l'homme et sur Dieu, ils ne s'opposent pas moins sur le sens du monde et sur notre histoire humaine, parce qu'entre eux deux est planté le signe de contradiction.

Ne cherchons d'ailleurs pas chez notre romancier des preuves qu'il n'était pas dans son génie de forger, et que son objet ne comportait point. Ses créations de chair et de sang ne sont pas plus des syllogismes que les aphorismes de feu ou les visions de son antagoniste. Ses romans ne sont pas des thèses et ce qu'il nous offre, c'est beaucoup plus des questions

que des réponses. Ou plutôt, il nous oblige à reposer toujours les questions que des réponses péremptoires prétendaient avoir écartées à jamais. Le pour et le contre se débattent en lui. Il nous arrache à notre tranquillité béate. En cela d'abord son témoignage est précieux.

II

Le tourment de Dieu.

« Dieu m'a tourmenté toute ma vie. » Cet aveu de l'athée Kirillov, dans *Les Possédés,* c'est le cri de Dostoievski lui-même. Il rêvait d'une œuvre considérable, distribuée en cinq romans, qui aurait raconté « la vie d'un grand pécheur » et dans laquelle il aurait mis « tout ce pour quoi (il avait) vécu » :

> Le problème principal, qui sera posé dans toutes les parties de l'ouvrage, sera celui qui m'a torturé consciemment et inconsciemment pendant toute ma vie : l'existence de Dieu. Le héros sera, au long de son existence, tantôt un athée, tantôt un croyant, tantôt un fanatique, un hérésiarque, tantôt de nouveau un athée... (17).

L'œuvre, qui devait d'abord s'appeler « L'athéisme » (18), ne fut pas écrite. L'idée s'en retrouve cependant dans la vie du staretz Zossime, telle que celui-ci la retrace devant ses disciples, à la veille de mourir. On peut aussi considérer *Les Frères Karamazov* comme le début d'une *Vie d'Aliocha* qui, après son adolescence pure, aurait été ce grand pécheur et en qui la foi aurait fini par triompher. Dessein trop vaste ! Idée trop ambitieuse ! Même s'il avait vécu davantage et s'il avait d'abord pu faire en un monastère ce long séjour qu'il jugeait indispensable, Dostoievski n'eût sans doute jamais pu nous donner qu'une ébauche, ou des fragments. Son art, fidèle

---

(17) Cf. Troyat, *op. cit.,* p. 458-459.
(18) *Dostoiewski,* par sa femme, Anna Grigorievna Dostoiewskaia, trad. Beucler, p. 198. « J'ai une idée littéraire, écrivait-il à Maïkov le 27 mai 1869, un roman, une parabole de l'athéisme, à laquelle toute mon ancienne carrière littéraire n'est qu'une insignifiante introduction, et je vais désormais lui consacrer toute ma vie » ; et encore : « Après, tant pis si je meurs, j'aurai tout dit. »

à la réalité humaine, n'aurait pu nous dépeindre autre chose qu'une destinée déchirée. Au reste, *Les Frères Karamazov* ne montrent-ils pas, distribué entre les divers personnages, ce que l'œuvre projetée eût réparti dans le temps ? D'autres romans : *L'Idiot, Les Possédés, L'Adolescent,* n'en éclairent-ils pas aussi quelques aspects ? Si bien que les principaux épisodes de cette existence tourmentée, nous les possédons ; les principales formes d'athéisme, elles sont évoquées devant nous.

La première est évoquée symboliquement, avec une force extraordinaire, dans *L'Idiot.* Dostoievski y transpose une impression personnelle dont sa femme, Anna Grigorievna, nous a laissé le souvenir. Les deux époux, se rendant à Genève en 1867, s'arrêtèrent un jour à Bâle pour y voir un tableau qu'on leur avait signalé. « C'est une toile de Holbein, où l'on voit le Christ, qui vient de supporter un martyre inhumain, déjà détaché de la croix et abandonné à la décomposition. » Ne pouvant supporter longtemps un spectacle si douloureux, Anna Grigorievna passa dans une autre salle. « Mais mon mari, dit-elle, semblait anéanti... Quand je revins au bout de vingt minutes, il était encore là, à la même place, enchaîné. Son visage ému portait cette expression de frayeur que j'avais déjà remarquée très souvent au début des crises d'épilepsie. Je le pris doucement par le bras et le fis asseoir sur un banc, attendant d'une minute à l'autre la crise, qui par bonheur n'eut pas lieu. Il se calma peu à peu, mais en sortant du musée il insista pour revoir encore une fois le tableau (19). »

Qu'avait-il donc contemplé ? Qu'avait-il *vu,* sous les traits exsangues de ce corps détaché de la croix ? *L'Idiot* va nous répondre. Une copie du tableau d'Holbein se trouve dans la maison de Rogojine, où il frappe le regard du prince Muichkine, venu rendre visite à son ami. « Ce tableau, s'écrie le prince au cours de leur entretien, mais sais-tu qu'en le regardant un croyant peut perdre la foi (20) ? » Plus tard, il s'en

---

(19) Anna Grigorievna, *op. cit.,* p. 173-174.
(20) *L'Idiot,* trad. Mousset, t. I, p. 391.

expliquera davantage et, après une longue description dont Charles Ledré a pu dire : « C'est dur comme un Grünewald» (21), il découvrira les pensées qui l'ont alors assailli :

...Le plus étrange était la singulière et passionnante question que suggérait la vue de ce cadavre... En face d'une pareille vision, comment ses fidèles ont-ils pu croire que le martyr ressusciterait ? Malgré soi, on se dit : si la mort est une chose si terrible, si les lois de la nature sont si puissantes, comment peut-on en triompher ? Comment les surmonter quand elles n'ont pas fléchi alors devant Celui même qui avait subjugué la nature, qui avait dit : « Talitha cumi » et la petite fille s'était levée, « Lazare, sors ! » et le mort était sorti du sépulcre ? Quand on contemple ce tableau, on se représente la nature sous l'aspect d'une bête énorme, implacable et muette. Ou plutôt, si inattendue que paraisse la comparaison, il serait plus juste, beaucoup plus juste de l'assimiler à une énorme machine de construction moderne qui, sourde et insensible, aurait stupidement happé, broyé et englouti un grand Etre, un Etre sans prix, valant à lui seul toute la nature, toutes les lois qui la régissent, toute la terre, laquelle n'a peut-être même été créée que pour l'apparition de cet Etre !

Or, ce que m'a semblé exprimer ce tableau, c'est cette notion d'une force obscure, insolente et stupidement éternelle, à laquelle tout est assujetti... Les hommes qui entouraient le mort durent ressentir une angoisse et une consternation affreuse dans cette soirée qui brisait d'un coup toutes leurs espérances et presque leur foi. Ils durent se séparer en proie à une terrible épouvante, bien que chacun d'eux emportât au fond de lui une prodigieuse et indéracinable pensée. Et si le Maître avait pu voir sa propre image à la veille du supplice, aurait-il pu lui-même marcher au crucifiement comme Il le fit ?...

Longtemps ces pensées hantent l'esprit de Muichkine, dont l'état est proche du délire. D'abord décousues, elles en viennent à se fixer sous une forme concrète, hallucinante :

...L'imagination peut-elle revêtir d'une forme déterminée ce qui, en réalité, n'en a point ? Il me semblait, par moments, voir cette force infinie, cet être lourd, ténébreux et muet, se matérialiser d'une manière étrange et indestructible. Je me souviens d'avoir eu l'impression que quelqu'un qui tenait une bougie me prenait par la main et me montrait une tarentule énorme, repoussante, en m'assurant que c'était bien là

---

(21) *La lutte du bien et du mal chez Tolstoï et Dostoiewski*, dans *La vie intellectuelle*, t. 41, p. 143.

ce même être, ténébreux, sourd et tout puissant, et en riant de l'indignation que je manifestais... (22).

Rappelons-nous la date de la visite au musée de Bâle : 1867. En cette seconde partie du XIXe siècle, tout concourt à renforcer la concurrence que la Nécessité universelle a toujours faite au Dieu vivant. La métaphysique allemande et le positivisme français ont abouti à construire cette geôle dont un Bergson devait un jour secouer les barreaux, dont un Claudel devait, comme jadis l'Apôtre Pierre, être miraculeusement libéré. Beaucoup sont alors assez aveugles pour mêler à leur scientisme étouffant les illusions d'une philosophie du progrès. D'autres pensent du moins que l'homme atteint enfin sa maturité dans la ruine de ses illusions. C'est l'époque où Taine, trop docile interprète des pensées régnantes, se représente la nature comme une grande dame indifférente qui, d'un pan de sa robe, va l'écraser comme une fourmi. En cet instant de sa rencontre avec la toile d'Holbein, tout le poids du siècle a subitement pesé sur l'âme de Fiodor Mikhaïlovitch, et, s'il trouve des termes si saisissants pour exprimer l'objection alors triomphante, c'est qu'il en a été lui-même investi. Elle l'a secoué jusque dans sa chair.

« Je sens moi-même, écrivait-il à Pobédonostzev, que l'athéisme apparaît comme le plus fort. » Peut-être l'a-t-il senti plus encore à propos de l'objection du mal. Celle-ci est partout dans son œuvre ; qu'on songe, par exemple, à la confession d'Hippolyte dans *L'Idiot*. Mais c'est surtout Ivan Karamazov qu'il charge de la présenter, et l'on a remarqué plus d'une fois qu'il a comme partie liée avec lui, tant il y a de fougue en même temps que d'ingéniosité dans les blasphèmes d'Ivan. Ce n'est pas seulement qu'il se refusait à trahir la réalité. Ne savons-nous pas qu'il a composé ces pages dans l'exaltation, en quelques jours, tandis que leur contre-partie lui coûta des efforts laborieux et traînants ? Il est pleinement d'accord avec le second Karamazov pour repousser le monde

(22) *L'Idiot*, t. II, p. 727-729.

en son état actuel, — sans espérer l'avènement d'un état vraiment meilleur. Avec lui encore, il se révolte « contre toute théodicée optimiste et dépouillée de tragique, où le mal n'est qu'un accord nécessaire dans l'harmonie universelle et où les voies de la Providence s'accordent trop bien avec la raison du philosophe (23). » Plutôt qu'une théodicée, il écrirait une « satanodicée » ! Et lorsqu'Ivan ramasse toute son argumentation dans la pensée de cette petite fille mise à mal, pleurant de douleur et de honte, Dostoievski pense au fond de lui-même que, sur le plan de la raison, il n'y a pas de réponse. Le Christ n'est pas venu expliquer la souffrance ni résoudre le problème du mal : il a pris le mal sur ses épaules, pour nous en délivrer.

Il y a autre chose encore chez Ivan. Autre chose surtout chez un Raskolnikov, chez un Kirillov, chez un Stavroguine : l'orgueil démoniaque qui ne souffre pas qu'il y ait un Dieu, l'aspiration à la gratuité de la conduite, l'idée aussi que l'homme pourrait davantage, le jour où son horizon serait débarrassé du spectre divin. Ici, nous retrouvons Nietzsche. André Gide a déjà fait le rapprochement. Après avoir rappelé les questions où s'est « longtemps attardée la constante angoisse de l'humanité » : qu'est-ce que l'homme ? d'où vient-il ? où va-t-il ? qu'est-ce que la vérité ? il écrit :

Mais depuis Nietzsche, avec Nietzsche, une nouvelle question s'est soulevée..., et qui ne s'est point tant greffée sur celles-ci qu'elle ne les bouscule et remplace... Cette question, c'est : « Que peut l'homme ? Que peut un homme ? » Cette question se double de l'appréhension terrible que l'homme aurait pu être autre chose ; aurait pu davantage, qu'il pourrait davantage encore ; qu'il se repose indignement à la première étape... « Que peut un homme ? » Cette question, c'est proprement la question de l'athée, et Dostoievski l'a admirablement compris... (24).

A cette question, nous l'avons dit déjà, (et la suite de cette étude le montrera), finalement les deux réponses s'oppose-

(23) Evdokimoff, *op. cit.*, p. 232-233.
(24) André Gide, *Dostoiewski*, p. 267-268.

ront : « Où Nietzsche pressent une apogée, Dostoievski ne prévoit qu'une faillite (25). » Ces deux hommes « ont vu se scinder en deux le chemin qui part de l'homme » et, tandis que l'un devait céder à la séduction de la voie qui prétend mener à l'homme devenu dieu, au « surhomme », l'autre s'est engagé sur le chemin au bout duquel on trouve le Dieu fait homme. Il n'en est pas moins vrai que Dostoievski a commencé, lui aussi, par explorer profondément la voie de l'arbitraire humain (26). Nietzsche ne l'eût pas pris au dépourvu. La tentation nietzschéenne l'avait mordu. Il a esquissé une apologie de Satan. Il a cherché si le mal n'était pas l'ouvrier du bien, son fourrier indispensable, et s'il ne s'en trouvait pas justifié. Il s'est demandé si ces notions de bien et de mal n'étaient pas un préjugé de faibles. Il a imaginé l'être qui s'élèverait au-dessus d'elles, et n'a pas hésité à le revêtir de puissance et de beauté : son énigmatique Stavroguine ne présente aucune des tares qui condamnent d'avance l'entreprise d'un Raskolnikov, il n'est pas, comme Kirillov, un maniaque voué fatalement au suicide, et ceux qui l'approchent ne peuvent échapper à sa fascination. De ce passage à travers l'immoralisme, la morale de Dostoievski a rapporté un accent de liberté forte qui ne permet de la confondre avec aucun reste de préjugé. Autant que l'immoraliste le plus détaché, il évolue avec indépendance bien loin de notre monde de conventions. Si donc il juge cet immoraliste, ce n'est pas sans l'avoir compris. Car, de même qu'il a éprouvé l'accablement de la souffrance universelle, il a senti le prestige du mal, et son regard n'a pas seulement plongé dans les horreurs de l'homme sans Dieu : il en a mesuré la grandeur.

C'est l'évêque Tyckhone qu'il a chargé de nous le dire. Mû par on ne sait au juste quelle impulsion, Stavroguine s'est décidé à faire la confession de ses crimes. Au monastère où il se présente, il est reçu par le vieillard, qui achève là ses

---

(25) *Op. cit.*, p. 289.
(26) Cf. Berdiaev, *op. cit.*, p. 67 et 68.

jours dans la retraite. Il ne lui cache pas qu'il ne vient pas à lui dans un sentiment de repentance, et qu'il est athée :

— Le parfait athéisme est plus estimable que l'indifférence mondaine, répondit Tykhone avec gaieté et bonhommie.

— Oh ! oh ! tel est votre avis...

— Le parfait athéisme se tient au sommet de l'échelle, sur l'avant-dernier degré qui mène à la foi parfaite (toute la question est de savoir s'il le franchira ou non), tandis que l'indifférent n'a de foi aucune, si ce n'est la vilaine peur, et seulement parfois, s'il est un homme sensible... (27).

Mais le croyant lui-même est-il si sûr de sa foi ? Ne participe-t-il pas comme tous à l'humaine nature et, lorsqu'il s'observe d'un œil assez perspicace, peut-il ne pas voir en lui cette « force de la terre », force « violente et brute » qui l'entraîne contre Dieu ? Le Père Païsius dit bien à Aliocha qu'elle est spéciale aux Karamazov, mais qu'est-ce que les Karamazov, cette « sulfureuse famille » (28), sinon la race d'Adam ? Aliocha lui-même, à certains jours, en est troublé. Il ne peut s'empêcher d'en faire confidence à Lise, qui lui parlait de ses frères. Cette force maudite est en lui comme en eux :

— ...J'ignore si l'esprit de Dieu domine cette force. Je sais seulement que je suis moi-même un Karamazov... Je suis un moine, un moine... Vous disiez tout à l'heure que je suis un moine.

— Oui, je l'ai dit.

— Or, je ne crois peut-être pas en Dieu.

— Vous ne croyez pas ? que dites-vous ? murmura Lise avec réserve. Mais Aliocha ne répondit pas. Il y avait dans ces brusques paroles quelque chose de mystérieux, de trop subjectif peut-être, que lui-même ne s'expliquait pas, et qui le tourmentait (29).

Cela encore, c'est Dostoievski ! Et que d'autres aveux, qu'il serait trop long d'analyser ! Chez lui, écrit M. Paul Evdokimoff, « les cris du néant se mêlent aux affirmations joyeuses et sereines de la vie. Dans son expérience, la sombre divinité de Kirillov, avec son attribut, « l'arbitraire », cohabite avec le

---

(27) *Les Possédés*, t. II, p. 371.
(28) Charles Ledré, *loc. cit.*, p. 138.
(29) *Les Frères Karamazov*, t. I. p. 233-234.

Dieu lumineux de Mitia Karamazov et son « privilège de donner la joie. » Il nous amène à la poursuite de sa dialectique, mais parfois sa main de guide nous abandonne, la lumière s'éteint, le terrain chancelle, et c'est le même Dostoievski qui apparaît dans le regard du doux Aliocha et dans le sarcasme lucide d'Ivan (30). » Ajoutons qu'Ivan lui-même a des échappées vers la foi, et qu'Aliocha, nous venons de l'entendre, s'étonne à certains moments de se sentir incrédule... Ceux qui veulent avant tout être rassurés ne prendront pas Dostoievski pour confident. Sans aller jusqu'à dire avec un de ses éditeurs soviétiques, dont on goûtera au passage le ridicule pédantesque, qu'il a « laissé des modèles magnifiques de la propagande antireligieuse » (31), on avouera toutefois que son œuvre ressemble peu à un traité classique d'apologétique. Mais, encore une fois, c'est ce qui en fait le prix. Par les personnages de ses romans qui sont tous un peu de lui-même, il se délivre de ses tentations et nous connaissons ainsi que la force des voix négatrices ne lui a pas échappé, et qu'elle ne l'a pourtant pas vaincu.

Libre à un Freud de penser que, s'il ne parvint pas à se libérer d'une foi dont les difficultés lui étaient cependant manifestes, « cela provient de ce que l'universel sentiment de culpabilité filiale, sentiment sur lequel s'édifie le sentiment religieux, avait atteint chez lui une force sur-individuelle, et ne put être vaincu même par sa grande intelligence. (32) » Nous le verrons plutôt, avec Chestov, debout, anxieux, devant la balance où se pèse le destin de l'homme : « l'un de ces plateaux est occupé par la nature, énorme, infiniment pesante, avec ses principes et ses lois, muette, aveugle et sourde. Sur l'autre, il jette d'une main tremblante ses impondérables, que rien ne protège, que rien ne défend, « to timiôtaton » ; et il attend, le cœur battant, lequel des deux entraînera l'au-

---

(30) Evdokimoff, p. 22.

(31) Gorbatchev, Préface au premier volume des *Lettres de Dostoiewski* (Editions d'Etat, Léningrad, 1928) ; cité par Evdokimoff, p. 227, note.

(32) Freud, *Dostoiewski et le parricide*, étude mise bizarrement en introduction aux souvenirs d'Anna Grigorievna, p. 27.

tre... (33) » Toutes les probabilités semblent contre Dieu, mais à l'expérience d'en décider. Et voici que, tel Galilée après l'examen de toutes les raisons apparemment si convaincantes qui avaient semblé lui arracher un acquiescement à la doctrine de l'immobilité, Dostoievski s'écrie : *Eppur si muove !* Les nouveaux juges de l'inquisition scientifique n'y peuvent rien : Dieu est vivant ! Puis il reprend ses pesées ; dans un des plateaux de la balance, il y a maintenant tout le poids des appétits humains et toute la force d'une énergie capable de transformer l'homme ; tremblant encore, et d'un cœur malgré lui partagé, sur l'autre plateau il jette encore un impondérable, plus ténu, s'il est possible, que ceux de tout à l'heure. Mais c'est un élément si pur, tiré d'une telle profondeur, que le miracle à nouveau se produit : le plateau s'abaisse, Dieu l'emporte ! Nous pouvons conclure avec Berdiaev : « Dostoievski a su tout ce que saura Nietzsche », — et c'est la charge du premier plateau ; « mais quelque chose en plus (34) ».

Ecoutons-le enfin lui-même. Peu avant sa mort, à propos de critiques faites à son dernier roman, *Les Frères Karamazov,* il notait sur son agenda :

...Les goujats se sont moqués de mon obscurantisme et du caractère rétrograde de ma foi. Ces imbéciles ne concevaient même pas une négation de Dieu aussi forte que celle que j'ai exprimée... C'est à cela que le roman tout entier répond.

Dans toute l'Europe on ne trouve pas d'expression aussi puissante de l'athéisme. Ce n'est donc pas comme un enfant que je crois au Christ et le confesse. C'est à travers le creuset du doute que mon hosanna a passé.

III

En face de Jésus.

Ces derniers mots nous en avertissent : Dostoievski ne sépare pas la foi en Dieu de la foi au Christ. Le Dieu qui triomphe en son âme, pas un instant l'idée ne lui viendrait

(33) Léon Chestov, *Les révélations de la mort,* p. 91.
(34) Berdiaev, *op. cit.,* p. 66.

qu'il pût être autre que le Dieu de Jésus. Là encore, n'en est-il pas de même pour Nietzsche ? Le Dieu dont le prophète du *Gai Savoir* va partout annonçant la mort, c'est aussi le Dieu de la Bible, celui dont l'Evangile achevait de nous révéler les traits et dont l'Eglise nous a transmis la foi en héritage. Et ni pour l'un ni pour l'autre il ne s'agit en cela d'une simple habitude, comme s'ils n'avaient pas songé à dissocier deux éléments qu'une antique tradition leur présentait unis. Non. Si le Dieu que l'un adore et que l'autre rejette est toujours le Dieu de Jésus, leurs raisons à chacun sont très précises. La première de ces raisons est que la figure de Jésus les a l'un et l'autre également attirés, également subjugués, quoique leurs réactions aient différé du tout au tout.

André Gide ne s'y est pas trompé, lorsqu'il estimait ce point « d'un extrême intérêt ». En face de l'Evangile, écrit-il, « la réaction immédiate, profonde, chez Nietzsche fut, il faut bien le dire, la jalousie. Il ne me paraît pas que l'on puisse bien comprendre l'œuvre de Nietzsche sans tenir compte de ce sentiment. Nietzsche a été jaloux du Christ, jaloux jusqu'à la folie. En écrivant son *Zarathoustra*, Nietzsche reste tourmenté du désir de faire pièce à l'Evangile. Souvent il adopte la forme même des Béatitudes pour en prendre le contre-pied. Il écrit l'*Antéchrist* et dans sa dernière œuvre l'*Ecce homo*, se pose en rival victorieux de Celui dont il prétendait supplanter l'enseignement (35). »

Cela est très bien vu. Et l'on pourrait accumuler les détails qui le manifestent. Comme Jésus, Nietzsche veut avoir eu son inspiration, et, après en avoir décrit l'expérience, « je ne doute pas, ajoute-t-il, qu'il faille remonter des millénaires en arrière pour trouver quelqu'un qui ait le droit de dire : c'est aussi la mienne (36). » Comme Jésus, il faut qu'il se heurte aux pharisiens, « les bons et les justes », qui ne peuvent le comprendre, car « leur esprit est prisonnier de leur bonne conscience » et « la bêtise des bons est une sagesse

---

(35) André Gide, *op. cit*, p. 185.
(36) *Ecce homo*, « Comment naquit Zarathoustra ».

insondable. » Dans le *Zarathoustra,* on ne trouve pas seulement une réplique du Sermon sur la montagne et une imitation des paraboles, il y a aussi une réplique — ou plutôt une parodie — de la cène, et qui se conclut par les mêmes mots : « faites cela en mémoire de moi. »Le prophète a ses disciples, il connaît aussi la solitude sur son mont des Oliviers. L'idée de la crucifixion hante Nietzsche, et c'est elle qui lui fait tenter la folle synthèse entre Dionysos et Jésus. Par moments, la pensée qu'il est un autre Christ et qu'il vient à sa suite, quoique pour le remplacer et l'évincer, l'ouvre à un sentiment fraternel envers celui qui l'inspire encore et que, bon gré mal gré, il prend pour modèle ; ou bien il l'enveloppe de mystère, comme pour n'avoir pas à faire remonter jusqu'à lui la condamnation qu'il porte sur son message. Plus souvent, au contraire, le sentiment de sa rivalité l'emporte et il se répand en diatribes haineuses à son égard. « Quel fut, dit-il par exemple, jusqu'à présent sur la terre le plus grand péché ? Ne fut-ce pas la parole de celui qui a dit : Malheur à ceux qui rient ici-bas ? » Ou bien, il prend plaisir à retourner, dans une intention sarcastique, les maximes de l'Evangile : « Celui qui veut être le premier, qu'il prenne bien garde à ne pas être le dernier ! » Il en veut à « ce présomptueux, qui est cause que depuis longtemps déjà les petites gens se dressent sur leurs ergots » et il présente son propre enseignement comme l'antithèse formelle de celui de Jésus :

Il est vrai que si vous ne redevenez pas comme de petits enfants, vous ne pourrez pas entrer dans *ce* royaume des cieux. (Et Zarathoustra montra le ciel du doigt.)

Mais nous ne voulons pas du tout entrer dans le royaume des cieux : nous sommes devenus des hommes, — c'est pourquoi nous voulons le royaume de la terre.

Enfin, dans un étrange mouvement de mélancolie, il lui arrive d'accorder sa négation passionnée avec son involontaire admiration, en regrettant la mort prématurée de son prédécesseur. S'il avait davantage vécu, Jésus n'aurait pas manqué de revenir sur ses premières pensées. Ne serait-il pas alors devenu véritablement son précurseur ?

En vérité, il est mort trop tôt, cet Hébreu...

Il ne connaissait encore que les larmes et la tristesse de l'Hébreu, ainsi que la haine des bons et des justes, cet Hébreu Jésus : et voici que le désert de la mort le saisit à l'improviste.

Pourquoi n'est-il pas resté au désert, loin des bons et des justes ? Peut-être aurait-il appris à vivre et à aimer la terre, et aussi la vie !

Croyez-m'en, mes frères, il est mort trop tôt. Il aurait lui-même rétracté sa doctrine, s'il avait vécu jusqu'à mon âge ! Il était assez noble pour se rétracter !

Mais il n'était pas encore mûr. L'amour du jeune homme manque de maturité, voilà pourquoi il hait les hommes et la terre... (37).

Pauvre Nietzsche, qui reprochait au christianisme d'être fondé sur le ressentiment !

Jusqu'au temps du bagne, Dostoievski n'apparaît guère préoccupé de la recherche de Dieu : il n'a pas encore fait la rencontre personnelle du Christ. Les « Cent quatre histoires de l'Ancien et du Nouveau Testaments » furent un beau livre pour son enfance, mais il y a beau temps qu'il n'est plus un enfant le jour où il est arrêté par la police du tzar. Ecroué d'abord à la forteresse Pierre-et-Paul, il écrit à son frère pour lui demander quelques livres : avant tout la Bible, en français et en slave s'il se peut. Bientôt, après un simulacre d'exécution capitale, c'est la déportation en Sibérie. Les bagnards sont retranchés du monde des vivants, les livres même leur sont interdits. Mais une exception est faite pour l'Evangile, que de pieuses femmes leur ont distribué sur la route de l'exil. Le soir, au retour du travail accablant, Dostoievski retrouve le petit livret qui fait tout son trésor et qu'il tient sous son oreiller (38). Il lit, il relit, il médite, il s'imprègne de l'Evangile. Quand il sera soumis à un régime moins dur, il réclamera aussitôt des ouvrages des Pères de l'Eglise, pour l'aider en son commentaire. Désormais l'Evangile ne le quittera pour ainsi dire plus. Sa vie tourmentée, misérable ne pourra le lui faire oublier. Dans ces dernières années, il projettera d'écrire un livre sur Jésus-Christ (39). Au moment de mourir, selon une

---

(37) *Ainsi parlait Zarathoustra*, trad. Albert, p. 301, 401-404, 241-246, 116, 414, 374, 446, 99. Il présente son poème comme « un cinquième évangile » : à l'éditeur Schmeitzner, 14 février 1883.

(38) *Journal d'un écrivain*, t. I, p. 202.

(39) Carnet, 24 décembre 1877 ; cf. Anna Grigorievna, p. 350.

vieille habitude, il demandera à sa femme d'ouvrir l'Evangile au hasard et de lui en lire une page, sûr d'y trouver une lumière, un signe.

Au bagne, Dostoievski a rencontré le Christ. Voilà le fait capital, sans lequel son œuvre ne s'explique pas. Il sera pécheur. Il connaîtra les angoisses du doute. D'avance il le sait, il n'espère pas accéder à la paix des simples croyants. C'est ce qu'il explique à Madame von Wisine, dans une lettre impressionnante, la première qu'il ait écrite après sa libération :

Et cependant, ajoute-t-il, Dieu m'envoie parfois des minutes d'entière sérénité. C'est en de telles minutes que j'ai composé en moi une profession de foi, où tout est clair et sacré. Cette profession de foi est très simple, la voici : croire qu'il n'y a rien de plus beau, de plus profond, de plus sympathique, de plus raisonnable, de plus courageux ni de plus parfait que le Christ ; et non seulement il n'y a rien, mais, je me le dis avec un amour jaloux, il ne peut rien y avoir. Plus encore : si quelqu'un m'avait prouvé que le Christ est en dehors de la vérité, et s'il était réellement établi que la vérité est en dehors du Christ, j'eusse préféré rester avec le Christ plutôt qu'avec la vérité (40).

Nous ne voudrions pas trop alourdir par un commentaire une telle profession de foi, dont la forme paradoxale accentue l'intensité. Mais celui qui craindrait d'en être scandalisé pourrait se rappeler le dédain instinctif de Dostoievski pour les démonstrations absolues, inattaquables d'une « raison » fermée aux choses de l'esprit ; il pourrait évoquer aussi tant de « suppositions impossibles » que les mystiques de tous les temps ont accoutumé d'inventer pour mieux crier leur amour. Dostoievski n'oubliera pas son paradoxe. Quand il lui arrivera d'objectiver dans le personnage de Kirillov quelques-unes des négations qui explosaient en lui, il mettra sur les lèvres de cet athée fanatique un hymne au Christ ; et quand il imaginera le personnage hermétique de Stavroguine, qui inspire à d'autres un don auquel lui-même se refuse, il lui fera prononcer les paroles mêmes de sa profession de foi (41).

---

(40) Cf. Troyat, *op, cit.*, p. 235-236.

(41) *Les Possédés*, t. II, p. 306 ; t. I, p. 255. « Ecoute, dit Kirillov à Pierre Stépanovitch, cet homme était le plus sublime de toute la terre : il constituait pour elle une raison d'exister. La planète tout entière, avec tout ce qu'il y a dessus, sans cet

Combien il souffre avec impatience les prétentions de tant de ses contemporains, qui croient pouvoir se passer du Christ ! Il écrit un jour à Strakhov, à propos de Bielinski : « Cet homme a injurié le Christ devant moi... Mais, en l'injuriant, il ne s'est jamais demandé : Qui donc mettrons-nous à sa place ? Nous-mêmes ? Non, jamais il n'a pensé à cela. » Ces esprits négateurs, qui discutent toujours et traitent de haut les croyants, ces êtres « desséchés dans le libéralisme » (42), pourquoi sont-ils si satisfaits d'eux-mêmes ? Ils peuvent employer des mots généreux, parler de civilisation et de progrès : leur négation vaniteuse les juge :

...Et ces gens-là se vantent encore de leur athéisme ! Mais, mon Dieu ! le théisme nous a donné le Sauveur, c'est-à-dire cette forme humaine si noble qu'on ne peut la considérer sans vénération, et qu'il faut voir en elle l'idéal éternel. Et que nous ont-ils apporté, ces Tourguéniev, Herzen, Outine, Tchernichevski ? Au lieu de la beauté divine, dont ils se moquent, nous voyons chez eux une vanité affreuse, un orgueil frivole... (43).

J'entends bien que ce sont là propos d'un homme qui cède à sa méchanceté naturelle ; rivalités politiques, rancunes littéraires, jalousies personnelles alimentent son jugement. Mais lorsqu'il est seul avec lui-même, consignant dans ses carnets ses réflexions les plus graves, Dostoievski dit aussi : « Nous nous égarons sans cesse si nous n'avons pas pour nous guider le Christ et la foi » ; « le Christ répudié, l'esprit humain peut parvenir aux résultats les plus stupéfiants ». Considérant l'Occident sur lequel un fort parti, dans son pays, voudrait que la Russie prît modèle, il prononce : « L'Occident a perdu le Christ, et c'est pour cela que l'Occident se meurt, uniquement pour cela. (44) » L'idée est à la base de son roman *Les Possédés*. Il l'exprime en toute clarté dans les notes qui

---

homme, n'est que folie. Ni avant lui ni après, il n'y a eu et il n'y aura jamais d'homme semblable à Lui, même par miracle. Le miracle consiste justement dans ce fait qu'il n'a jamais eu et qu'il n'aura jamais son semblable. »

(42) *Lettres de Dostoievski à sa femme*, trad. Bienstock, t. II, p. 139 et 153 (2 et 11 août 1876).

(43) *Lettre à Maïkov*, 28 août 1867.

(44) Carnets, 1871 et 1879. *Journal d'un écrivain*, 1873 (t. I, p. 348). Cf. *Les Frères Karamazov*, t. I, p. 334.

servirent de préparation à l'ouvrage. Sa foi s'y manifeste dans son intransigeance :

Certes, on peut discuter, on peut affirmer même que le christianisme n'échouera pas si le Christ est considéré comme un simple homme, un philosophe bienfaisant, et que d'autre part le christianisme n'est ni une nécessité pour l'humanité, ni une source de vie vivante..., mais que c'est la science qui pourra vivifier la vie et proposer un idéal parfait. Le monde est rempli de ces discussions. Mais nous, nous savons avec vous que tout cela n'est qu'absurdité, nous savons que le Christ considéré comme homme seulement n'est pas le Sauveur et la source de la vie, nous savons qu'aucune science ne réalisera jamais l'idéal humain, et que la paix pour l'homme, source de vie, salut et condition indispensable de l'existence de tout le monde, est contenue dans ces mots : « Le Verbe s'est fait chair », et dans la foi en ces paroles (45).

Qu'eût été cette « Vie de Jésus-Christ » qu'il se proposait d'écrire ? Sans doute pas une vulgarisation quelconque des récits évangéliques. Pas une vie à la Dickens, pas non plus à la Papini ou à la Mauriac. Son Christ eût été avant tout le messager et l'auteur de la liberté spirituelle. S'il n'a pas laissé la moindre esquisse de l'œuvre, M . Paul Evdokimoff estime que nous en avons du moins le prologue dans la *Légende du Grand Inquisiteur* (46). De ce morceau, célèbre entre tous, nous ne retiendrons ici que deux traits. La légende est une composition d'Ivan Karamazov, le représentant de toutes les négations occidentales, qui la raconte à Aliocha au cours de leurs longs entretiens, dans une auberge. Son intention avouée n'est donc pas douteuse. Le Grand Inquisiteur instruit le procès de Jésus, dont il dénonce les illusions, la malfaisance. Peu à peu, il découvre sa pensée tout entière : celui qui l'inspire, c'est le Négateur, « l'Esprit profond », le seul qui détienne les secrets du bonheur humain. Ivan est avec lui, la chose est certaine. Le scénario qu'imagine cet athée a pour fin de présenter sa négation dans toute sa force et de la mener à son paroxysme. Aliocha le comprend bien ainsi. Or, quelle est l'impression produite ? Aliocha va la traduire, et l'on peut

---

(45) *Carnets des Possédés*. Cf. Evdokimoff, p. 401.
(46) Evdokimoff, p. 25.

assurer qu'elle est celle de tous les lecteurs. « Il avait écouté en silence, avec une émotion extrême. A plusieurs reprises, il avait voulu interrompre son frère, mais s'était contenu. — Mais... c'est absurde ! s'écria-t-il enfin en rougissant. Frère, ton poème est un chant de gloire à Jésus, et non un blâme, comme tu voulais (47) ! » Est-ce l'effet voulu d'un art raffiné ? N'est-ce pas plutôt le résultat spontané d'un amour qui, même lorsqu'il doit laisser la parole à l'adversaire, ne peut tout-à-fait se contraindre ? En tout cas, Dostoievski révèle ici le fond de son cœur. Et Ivan lui-même, comme on s'en aperçoit à la fin, est à son tour saisi par la majesté et par la vérité du Christ. Il ne se rend pas, sans doute (l'équilibre du roman ne l'eût d'ailleurs pas permis). Son vieillard démoniaque « persiste dans son idée », mais le baiser qu'il a reçu des lèvres exsangues de son Prisonnier lui brûle à jamais le cœur.

Comment s'y est donc pris Jésus, pour obtenir un effet pareil ? A-t-il réfuté le Grand Inquisiteur ? A-t-il au moins repris quelqu'un des thèmes de son Sermon sur la montagne, quelqu'une de ses paraboles ? A l'exaltation de Satan, a-t-il opposé l'apologie de Dieu ? L'inquisiteur ne s'y opposait pas. Le silence de l'accusé lui pesait. « Il eût voulu qu'il lui dît quelque chose, fût-ce des paroles amères et terribles. » Mais Dostoievski n'a pas voulu recourir à d'autres procédés qu'à celui de Jésus lui-même en face d'autres accusateurs : *Jesus autem tacebat*. Nicolas Berdiaev en a fait ressortir la puissance :

Le procédé artistique auquel Dostoievski a recours dans son récit est admirable : son Christ reste tout le temps silencieux, il demeure dans l'ombre. L'idée religieuse efficiente ne s'exprime par aucun mot. La vérité sur la liberté est inexpressible. Mais la vérité sur la contrainte s'exprime facilement. Finalement, c'est par les contradictions des idées du Grand Inquisiteur que la vérité sur la liberté jaillira : elle ressort d'une façon éblouissante de tous les propos qu'il tient contre elle. Cet effacement du Christ et de sa vérité donne une impression artistique particulièrement forte. Le Grand Inquisiteur argumente, il convainc : il a en partage une forte logique, une forte volonté tendue

---

(47) *Les Frères Karamazov*, t. I, p. 277.

vers la réalisation d'un plan défini. Mais le silence du Christ, son mutisme doux persuadent et influencent plus décisivement que toute la force d'argumentation du Grand Inquisiteur (48).

Sous le procédé esthétique, il y a donc une conviction. Tant qu'on parle et tant qu'on raisonne, tant qu'on s'agite sur le plan de ce monde, « le mal semble plus fort. » Davantage : qu'on s'en afflige ou qu'on l'exalte (et le personnage d'Ivan Karamazov est une combinaison singulièrement puissante de ces deux attitudes), il semble seul réel. Le tout est d'accéder à un autre plan, de trouver cette quatrième dimension qui est celle du royaume de l'Esprit. Alors la Liberté est reine, alors Dieu triomphe, et l'homme avec lui.

C'est ce que nous aurons à voir. Mais une remarque peut déjà trouver ici sa place. Les grands humanistes : un Shakespeare, un Goethe... sont généralement païens, et c'est un préjugé répandu que celui qui explore l'homme profondément ne peut être que païen. Si d'aventure il se trouve chrétien, ce ne saurait être que comme par un surcroît superficiel, peut-être peu sincère, ou bien c'est qu'il l'est devenu à la suite d'une crise aiguë de pessimisme qui l'a fait renoncer à l'homme et à toutes ses richesses : mais quel christianisme est-ce là ?

Dostoievski, lui, est un génie à la fois profondément humain (ne disons pas humaniste, le mot étant équivoque) et profondément chrétien ; et il est l'un par l'autre. Quoi qu'on pense de son « orthodoxie », qui est doublement en cause, la chose ne paraît pas niable. Son christianisme est authentique, c'est, au fond, celui même de l'Evangile, et c'est ce christianisme qui, par delà ses dons prodigieux de psychologue, communique tant de profondeur à sa vision de l'homme. « Il voyait la lumière du Christ. »

Henri de LUBAC.

(48) Berdiaev, *op, cit.*, p. 224.

COLONISATION SPIRITUELLE ET NAISSANCE D'UN POÈTE

Creuser des canaux, tracer des routes, construire des ports et des barrages, assainir, pénétrer, équiper, sont des tâches auxquelles la France colonisatrice n'a pas manqué. La France s'est acquis un Empire, elle a su l'organiser et le mettre en valeur. Si cette œuvre s'est faite sans tapage, sans grandes campagnes publicitaires et avec une prudence sage, elle n'en a pas moins été accomplie. De cet effort, il est de multiples témoignages aussi bien dans la rizière indochinoise que dans la savane africaine. Décidant en pleine guerre, et alors qu'elle venait de subir la plus grave défaite de son histoire, la construction du Chemin de Fer Transsaharien, la France donnait un témoignage nouveau et éclatant de son sens des réalités impériales.

Mais il est une forme plus noble de la colonisation qui est d'ordre spirituel et appelle un témoignage que la France mieux qu'aucune autre nation est en droit de se faire rendre.

Quelle plus belle justification, en effet, pour une œuvre de colonisation que celle qui permet d'annexer les esprits après avoir occupé les territoires ? A côté de nos explorateurs, de nos soldats, de nos administrateurs et de nos ingénieurs, il est une catégorie de coloniaux auxquels on n'a peut être pas suffisamment rendu hommage : ce sont les éducateurs, instituteurs, missionnaires qui dans leurs modestes écoles de brousse ont su patiemment ouvrir les cœurs, façonner les esprits et faire en quelques décades d'un Asiatique, d'un Africain un fils spirituel de la plus grande France.

De cette œuvre de pénétration spirituelle, qui pour avoir été quelquefois au second plan de nos préoccupations apparentes n'en constitue pas moins notre réussite essentielle, une

réussite telle qu'aucun autre peuple ne peut se vanter d'en avoir réalisée de pareille, je veux offrir un bel exemple.

*

Notre action coloniale à Madagascar date à peine d'un demi-siècle. Avant Galliéni et l'œuvre de pacification et d'organisation entreprise par lui, les droits de la France sur ce qui avait été « l'Ile Dauphine » ne s'étaient traduits que par l'occupation de quelques places littorales et un protectorat assez vague exercé sur le royaume Hova qui dominait les populations indigènes de l'intérieur. Cependant les Missions catholiques françaises, installées depuis longtemps déjà, avaient commencé un travail de défrichement spirituel qui devait donner tous ses fruits après l'occupation de l'île et au moment de sa mise en valeur définitive.

L'année dernière paraissait aux éditions Ophrys, sous le nom de J. Rabemananjara, une mince plaquette de vers : « Sur les Marches du Soir » : titre à vrai dire peu significatif et tel qu'on pouvait en lire sur nombre de ces recueils poétiques édités à compte d'auteur, qui en des temps plus heureux venaient s'accumuler, avec à leur page de garde d'hyperboliques hommages, sur la table des nos courriéristes littéraires.

Cette publication faite en zone libre devait passer à peu près inaperçue. Et cependant coïncidant avec les douloureux évènements qui se déroulaient alors à Madagascar, elle constituait le type même de ces témoignages précieux et purs que la France endeuillée est en droit d'invoquer à l'heure de sa détresse, témoignages qui prouvent jusqu'au delà de l'évidence l'efficacité du rayonnement spirituel exercé par elle sur ces populations d'outre-mer dont un destin tragique l'a si brutalement séparée.

Jacques Rabemananjara poursuit actuellement à Paris ses études de Doctorat ès-lettres. Venu de Madagascar en France en 1939, il avait été délégué par le Gouvernement Général de la grande île pour représenter la jeunesse intellectuelle malgache aux fêtes du 150e anniversaire de la Répu-

blique. Né de parents hova et betsimisaraka, les Betsimisaraka ayant quelques gouttes de sang arabe, il appartient à la race la plus ancienne de l'Imérina, terre des chefs, celle qui avant notre arrivée avait su imposer son hégémonie aux tribus moins heureuses ou moins douées du reste de la grande île. Après avoir reçu une éducation première en langue hova, Rabemananjara fut l'élève des Pères Jésuites de Tananarive où il fit ses études primaires et où il suivit les cours secondaires du collège Saint-Michel d'Amparibe, parcourant le cycle complet des humanités gréco-latines.

Après s'être orienté un moment vers le sacerdoce, ses études terminées, Rabemananjara entre dans les cadres de l'Administration indigène et s'intéresse tout de suite aux lettres pour lesquelles il avait montré au cours de ses études de remarquables aptitudes. Il fonde la « Revue des Jeunes de Madagascar », publie un premier recueil de vers, vers d'adolescence qui dénotent déjà plus qu'une simple habileté, et durant deux ans est attaché aux Services d'Information du Gouvernement Général de Tananarive.

Pour un lecteur français qui connait l'origine de l'auteur la première sensation éprouvée en parcourant le recueil de Rabemananjara est une sensation de surprise : surprise de constater avec quelle aisance ce poète manie notre langue, car de telles qualités sont généralement le fait d'écrivains ayant derrière eux une longue hérédité française, toute une lignée de parents et d'arrière-parents qui se sont exprimés dans la langue de Voltaire et le parler de La Fontaine.

Du moins c'est ce qu'on est en droit d'imaginer, car si l'hérédité entendue d'un point de vue strictement physiologique n'est peut être pas un facteur déterminant dans l'orientation spirituelle d'un homme, il y a l'importance plus décisive du milieu lui-même, ce milieu où l'homme est appelé à se former et où il reçoit, avec le lait de sa nourrice, les premières et instinctives leçons qui façonnent son esprit et son cœur. Or ce jeune poète malgache qui a appris la langue française sur les bancs de l'école, de la même manière qu'un

écolier de chez nous peut apprendre une langue étrangère après avoir d'abord appris à penser et à parler dans sa langue maternelle, s'exprime avec une pertinence de vocabulaire, une souplesse de syntaxe qui pourraient passer pour surprenantes, si elles ne révélaient simplement l'excellence de l'enseignement auquel il doit sa formation.

En général les indigènes de nos colonies asiatiques et surtout africaines, frais émoulus de nos écoles, pratiquent un français touffu et ampoulé. Ils s'abandonnent avec complaisance à un verbalisme intempérant. On a l'impression en les écoutant et surtout en les lisant que la découverte de notre langue leur procure une espèce d'enivrement qui leur fait rechercher toutes les subtilités, tous les artifices de forme sans immédiate préoccupation d'esprit ni de sens. Rien de semblable chez un Rabemananjara. Chez lui la langue épouse strictement les contours de la pensée, nul psittacisme. Il s'exprime sans affection, connaît la valeur d'un mot juste et possède ce sens exquis de la propriété des termes qu'on dit être le don des écrivains de « race ». Sa liberté et sa sûreté de ton sont telles que ne les désavouerait aucun de nos jeunes poètes métropolitains choisis parmi les plus doués.

L'œuvre de Rabemananjara, lorsqu'on la situe géographiquement et ethnographiquement a un autre caractère, qui mérite d'être souligné. Cette œuvre révèle une connaissance étendue et approfondie des trésors de la Poésie française, de Ronsard à Mallarmé, en passant par tous les chaînons d'une longue tradition poétique. Elle révèle un goût de notre littérature, une curiosité de ses écrivains les plus divers qu'on chercherait vainement dans la plupart de nos milieux scolaires et universitaires.

Cette fréquentation intime de notre littérature ressort sous forme de multiples réminiscences, sinon de pensée du moins de forme et qui sont d'autant plus sensibles que le jeune poète ne paraît pas encore avoir acquis l'autonomie parfaite de son talent et n'a pas intégré, en tout cas, de façon absolument originale à sa propre mélodie l'écho des musiques verbales auxquelles visiblement il s'est enchanté.

Défaut bien excusable chez un jeune écrivain et qui nous permet en tout cas de mieux comprendre le travail d'imprégnation exercé par notre culture sur tous ces étudiants d'outre-mer, ces adolescents au visage clair, noir ou bronzé, qui cherchent dans un effort d'adaptation fervent et attentif à découvrir les arcanes les plus secrètes de notre génie. D'ailleurs, chez Rabemananjara, en dehors de quelques pièces à travers lesquelles transparaît visiblement un filigrane aux contours familiers, l'assimilation est le plus souvent parfaite. La réussite se situe aux confins des disciplines reçues et des apports spontanés d'un tempérament personnel enrichi par le recours aux traditions ancestrales qui restent la source profonde de son inspiration.

*

Rabemananjara a l'art de dessiner un paysage délicat et son esprit d'oriental — les Malgaches sont une race composite participant de l'africain et de l'asiatique — l'aide à percevoir les secrètes analogies qui donnent du prix au spectacle du monde. Cet art raffiné s'apparente à celui des peintres japonais de kakemonos et n'est pas sans rappeler les subtilités d'un Albert Samain et d'un Jules Laforgue :

. . . .
Sur les verts espaliers où pend le crépuscule
Mes doigts fins s'en iront, au bout des nénuphars,
Cueillir le vert phosphorescent des libellules.
Mais j'y verrai bientôt, sous le cri des canards,
La lune éparpiller, en harmonie inerte,
Ses sanglots bleus d'argent au ciel des moires vertes.
. . . .

Il a l'inflexion mélodique qui communique aux vers d'un Chénier leurs grâces onduleuses, leur charme d' « *Anthologie* » :

L'acrotère envahi par l'herbe et le silence
Là viennent s'immoler, sans espoir de beaux jours,
L'agnelle aux yeux de lune ou la génisse blanche
Qu'affole la terreur éternelle des Jougs.
. . . .

Il a le don de la couleur ; il sait brosser des aquarelles aux tons éclatants et retrouver la palette prestigieuse d'un Leconte de Lisle né lui-même sous le ciel des Tropiques :

. . . .
La douceur des chagrins que votre terre enseigne
Par l'éclat rubescent des latérites molles,
Imprègne vos amours d'une couleur plus folle
Que l'extase fatale à vos lèvres qui saignent.
. . . .

Il a cette eurythmie, cette fluidité qui lui dictent des vers que l'auteur de la *Jeune Parque* ne désavouerait sans doute pas :

. . . .
Sur les bleus mouvements et la grâce ascendante
Que les cimes des monts rythmiques éternisent,
Vos beaux flancs ondoyants que vos seins harmonisent.
. . . .

Le dernier vers suffirait à consacrer un poète.

Rabemananjara connaît l'art des rejets qui font image, celui des ellipses mallarméennes et le charme incantatoire des allitérations :

. . . .
Réveillez-vous, Espoirs et soutenez un arc
Richement triomphal sur les pelouses blanches.
. . . .

Il sait le prix d'une épithète audacieuse et les valeurs d'opposition qui la renforcent :

Ubéreuse aventure à travers les champs vierges.

Et que dire de ces vers où s'entendent la suavité et l'accent déchirant de certains lamento raciniens :

. . . .
Des larmes dont tes yeux ont inondé tes jours
. . . .

. . . .
Pourquoi toujours rêver de fontaines d'eau pure
O cavale ! s'il faut mourir près de la source.
. . . .

Mais notre poète ne chante pas toujours en mineur. Il sait aussi scander des strophes aux césures impérieuses, évoquant le charme austère des poètes contemporains de Malherbe et les accents virils de l'auteur de la « Prière pour le roi allant en Limousin » :

. . . .

Ah ! que chanter encore et que dire de plus
Qui ne marque l'éclat et l'emprise du sable !
L'homme est un pèlerin au seuil d'un tumulus
Que sert de se parer de lauriers périssables !
. . . .

Tout évidemment dans ce recueil n'est pas de cette qualité. Cependant tout mérite d'être retenu, à part peut-être les vers élégiaques que le poète a groupés sous le titre de « Regrets », et qui sont sans doute des vers d'adolescence ayant bénéficié d'une complaisance bien excusable.

Mais l'ode à Ranavalona où abondent les beaux vers, qui est empreinte d'une grâce mélancolique et un peu hautaine, mériterait d'être entièrement citée. A citer aussi le poème dédié à la mémoire de Rabearivelo, le jeune poète imérinien dont la double muse malgache et française avait de si touchants accents. A cet aîné qu'un destin tragique a ravi trop tôt à l'affection d'un groupe d'admirateurs fidèles, Rabemananjara adresse les strophes de son *In Memoriam* qui ont la beauté mélancolique d'une offrande antique.

Je suis venu revoir les lieux où tu t'endors.
Je n'ai pu retenir mes sanglots et mes larmes.
Le souvenir n'est-il, à l'ombre de la mort,
Qu'un éclair sans éclat dans une nuit sans charmes ?

O mon ami, voici ce qui reste de toi :
Un peu de terre rouge où des chiendents sauvages
Suivent nonchalamment le destin de leur loi.
La mort et la ruine emmêlent leurs ravages.
. . . .

J'arrête ici le jeu des citations et des commentaires. J'espère en avoir assez dit pour amener tous les amis des lettres et tous ceux qu'intéresse le problème si complexe et si pas-

sionnant de la colonisation à vérifier, par la lecture, le bien fondé de mes assertions.

Un pays qui a l'art d'opérer et de réussir de telles greffes spirituelles est sûr, quoiqu'il advienne, de continuer à exercer dans l'avenir, à travers le monde, cet *Empire des Ames* plus définitif et plus sûr que toutes les hégémonies.

F. H. Lem.

REGARDS SUR LE MONDE

EUROPE

ALLEMAGNE. — Le mois de juillet a vu se succéder dans le monde une série d'événements qui, suivant les commentateurs allemands, représentent pour le Reich « un développement nouveau » de la situation. Après deux mois d'accalmie, la guerre s'est rallumée simultanément sur tous les théâtres d'opérations : dans le Pacifique sud d'abord, puis sur le front russe, et enfin le 10 juillet en Méditerranée par l'attaque anglo-américaine sur la Sicile. Quelques jours après, une crise politique était ouverte en Italie par la démission de M. Benito Mussolini. On ne cache pas à Berlin la gravité de ces événements, mais on les envisage avec le plus grand sang-froid.

Ils n'ont d'ailleurs pas surpris la perspicacité du peuple allemand. Dans les *Münchner Neueste Nachrichten*, le capitaine Wilhelm von Schramm, établissant la comparaison entre 1918 et 1943, avertissait ses compatriotes dès la fin du mois de juin :

« Le combattant de 1918, de nouveau soldat aujourd'hui, se souviendra avec une insistance particulière des journées d'alors à l'occasion de leur 25e anniversaire. Involontairement, il fera la comparaison, car aujourd'hui comme alors, nous sommes près de la fin de la quatrième année de guerre. Aujourd'hui comme alors, suivant toute vraisemblance, la contre-attaque et l'attaque générale de nos ennemis sont imminentes. Aujourd'hui comme alors, les mois qui viennent seront peut-être décisifs pour le destin de l'Europe. »

La différence entre la situation aux deux dates saute aux yeux. C'est le Dr. Goebbels qui le remarque dans son discours du 5 juin au Palais des Sports :

« Jamais la tragédie de novembre 1918 ne se renouvellera. Nous savons cette fois quel est l'enjeu de la lutte. L'attitude nationale-socialiste du peuple allemand nous donne la force de supporter avec patience les inévitables conséquences de cette guerre... Aujourd'hui plus que jamais, la plus grande chance de son histoire est donnée au peuple allemand. La grande guerre a été perdue parce qu'il nous manquait un grand chef. Cette fois nous avons ce chef. »

Il n'y a donc pas à dissimuler la gravité de la crise :

« L'histoire de toutes les époques historiques, écrit le même Dr Goebbels, n'offre aucun exemple qu'une guerre, ou même seulement une bataille, se soit déroulée sans la césure d'une crise. Dans la vie des hommes et des peuples de même que sur la scène, la crise est un élément essentiel du drame... Mais impérissable reste la gloire des hommes d'Etat, des grands capitaines et des soldats qui, même dans les circonstances paraissant parfois désespérées, ont maintenu haut le drapeau de leur foi... Une telle crise se développe le plus souvent avec une rapidité stupéfiante : elle surgit brusquement et passe non moins brusquement. Elle constitue une preuve morale formidable, et bien que ceux qui y ont eu une part plus ou moins directe n'aient pas eu conscience, pendant qu'elle se déroulait, de toute sa gravité, ils n'en ont pas moins, à son terme, le plus souvent le sentiment de l'avoir échappé belle. »

D'où la nécessité pour l'Allemagne de remporter la victoire dans la guerre des nerfs : « Il a déjà été dit souvent que c'est dans ce domaine que nous avons perdu la première guerre mondiale, preuve que le défaut de cette condition peut être décisif pour l'issue de cette guerre. Les Mémoires britanniques sur la première guerre mondiale présentent une foule d'exemples reflétant l'étonnement qui fut alors celui des dirigeants anglais devant l'arrivée absolument inopinée de la catastrophe allemande. ». Le Ministre de la Propagande en conclut qu'il faut faire taire « les marchands de bobards ».

Les bombardements aériens sont pour le moral du peuple une épreuve particulièrement rude qu'il surmonte quotidiennement. « C'est avec un sentiment de fière admiration, déclare encore le Dr. Goebbels, qui vient d'être nommé chef du Comité interministériel des Dommages provoqués par les raids aériens, que la nation entière considère la ténacité farouche de notre peuple contre les attaques aériennes de terreur qui réduisent en cendres et en ruines nos villes et nos villages, mais qui ne pourront jamais entamer le cœur des Allemands. Les incursions aériennes ne se sont pas ralenties au cours du mois de juillet. Cologne, a été de nouveau bombardée le 3 et le 9. Hambourg, a été prise à parti le 3. La ville a encore reçu des bombes dans la nuit du 24 au 25, et dans la journée suivante les forteresses américaines y ont causé à leur tour des dégâts. D'autres

4

villes allemandes ont été également victimes des bombardements alliés.

Dans les usines, la population ouvrière masculine et féminine de toute nationalité n'en fournit pas moins un effort intense de travail. L'ordonnance de mobilisation totale publiée en février a signifié pour un grand nombre de femmes et de jeunes filles un changement complet de leur manière de vivre. Parmi les personnes touchées par ce décret, il y a en effet 17 % d'hommes, dont beaucoup présentaient des déficiences physiques, et 83 % de femmes. La plupart de ces dernières sont employées dans des usines ; un petit nombre seulement a trouvé un travail de bureau, auquel beaucoup d'entre elles aspiraient. 45 % étaient sans profession depuis plus de sept ans, 26 % seulement avaient déjà travaillé en usine. Près de la moitié n'est employée qu'à la demi-journée, à cause de leurs obligations familiales.

En dehors de cette main d'œuvre allemande, on évalue à 12 millions le nombre des travailleurs étrangers actuellement occupés dans les usines du Reich. Un Congrès s'est tenu pour eux le 17 juin à Hambourg. 17 nations y étaient représentées. La série d'allocutions fut ouverte par le délégué de l'Italie qui a souligné qu'après trois ans de guerre « les ouvriers italiens étaient animés d'une haine plus vivace que jamais contre les ennemis de l'Italie ».

Ainsi tétanisée dans un effort gigantesque, l'économie allemande semble être près d'atteindre la limite de sa capacité de production. La tenue des finances du Reich n'en a été nullement affectée. Le Dr. Funk, ministre de l'Economie et président de la Reichsbank s'en félicite dans un article du 20 juin. La guerre, dit-il en substance, nous a appris à « penser en marchandise » au lieu de « penser en argent » ; cela nous a permis de poser le principe considéré autrefois comme révolutionnaire et douteux, mais aujourd'hui admis universellement, que les limites de la création de l'argent ne sont atteintes pour l'essentiel que lorsqu'il est devenu impossible d'augmenter la capacité totale de production de l'économie nationale, après y avoir inclus toute la main-d'œuvre, l'énergie, les matières premières et les moyens de production disponibles, ainsi que les possibilités de rationalisation ». En d'autres termes la production n'est limitée que par les disponibi-

lités en main-d'œuvre et plus encore, semble-t-il, par les ressources en matières premières : l'obstacle financier n'existe pas. L'Etat peut créer tout l'argent nécessaire au but qu'il poursuit, si vaste soit-il. Grâce « à un ensemble de mesures étroitement ajustées les unes aux autres, au rationnement général de tous les biens de consommation importants, à la direction par l'Etat de la production et des débouchés, au contrôle des salaires et des prix, au renforcement direct et indirect de la fiscalité, aux mesures prises pour cultiver la volonté d'épargne, à l'absorption régulière des moyens disponibles sur le marché de l'argent et des capitaux et enfin à l'attitude exemplaire du peuple allemand. On a pu assurer ainsi, conclut le Dr. Funk, dans le triple domaine des capitaux, du crédit et de la monnaie, une stabilité qui facilitera après la fin victorieuse des hostilités, le passage de l'économie de guerre à l'économie de paix, et qui constituera l'une des bases de la prospérité du peuple allemand ».

La situation financière apparaît ainsi beaucoup plus favorable que durant la guerre de 1914. Il en est de même de l'évolution démographique. Les taux de nuptialité des deux guerres ne sont pas comparables. Alors qu'en fin 1917, on observait un déficit de 665.000 mariages, on constate au contraire dans le territoire de l'ancien Reich à la fin de 1942, un accroissement de 365.000 mariages. On peut faire les mêmes constatations pour les naissances. De 26,8 pour 1.000 habitants en 1914, le taux de natalité était tombé à 15,2 en 1916 et 13,9 en 1917. Il est passé de 20,5 en 1939 à 18,8 en 1941 et 15,2 en 1943.

Belgique. — La structure de l'économie belge a été profondément modifiée par la guerre. Les courants commerciaux nécessaires à la vie d'un pays de 8 millions d'hommes confinés sur une superficie de 30.500 km², se sont ralentis. Mais le fait le plus caractéristique est la disproportion qui s'est établie entre les importations et les exportations. Tandis que celles-ci n'ont baissé que de 8 %, celles-là se sont effondrées de 33 %. Il en résulte qu'en 1941, les exportations ont représenté les 157 % des importations, et en 1942 les 261 %. Ces faits permettent de conclure avec le Dr. Engelbeer, directeur du Commerce Extérieur au Ministère

Belge de l'Economie, que « la Belgique, en tant que pays occupé par l'Allemagne, voit son économie liée étroitement à celle du Reich ».

ANGLETERRE. — Parlant le 30 juin aux Guildhall de Londres, M. Churchill annonçait en ces termes les grandes offensives imminentes en Sicile, en U. R. S. S. et dans le Pacifique : « De violents combats auront lieu en Méditerranée et ailleurs avant que ne tombent les feuilles d'automne ». Faisant peut-être allusion à la prise de Tobrouk un an auparavant, il faisait montre d'un optimisme tempéré : « Je peux dire que nos affaires vont considérablement mieux qu'il y a quelque temps ». Il conseillait en même temps la patience à ses compatriotes : « Si l'Allemagne et l'Italie s'effondrent avant le Japon, chaque homme, chaque navire, chaque avion au service du roi sera envoyé vers le Pacifique et y sera engagé autant d'années qu'il le faudra pour amener le Japon à mordre la poussière ».

Tout en mettant en relief l'évolution actuelle de la guerre sous-marine, le Premier britannique a laissé prévoir de nouvelles vicissitudes. En effet, si l'on estime à 30 le nombre des sous-marins détruits dans le courant du mois de mai, et si l'on constate que le tonnage coulé aux mois de mai et de juin représente respectivement 430.000 et 149.000 tonnes d'après les statistiques allemandes, le mois de juillet accuse une remontée de la courbe à 381.000 tonnes à la date du 29, auxquelles s'ajoutent 370.000 tonnes coulées en Méditerranée. Au cours de l'hiver, la flotte alliée enregistrait chaque mois plus d'un million de tonnes de navires coulés. « Il ne sera possible qu'après la guerre, écrit un journal allemand, le *Berliner Lokal Anzeiger*, d'étudier dans le détail la régression surprenante qui a ramené à une dépression assez profonde la ligne de faîte atteinte en 1942-1943 par les succès de la guerre sous-marine grâce à la « stratégie dirigée à distance » et à « la tactique de la meute ». Si la dépression actuelle a paru si impressionnante, c'est qu'elle venait après des maxima qui avaient retenu l'attention de tous, et en second lieu, parce qu'elle fut une surprise dans la saison où elle se produisit ». En définitive il faut attribuer cette régression « au jeu d'action et de réaction entre la force offensive et la force défensive ».

Ces événements ont contribué à renforcer la position de M. Winston Churchill. Le Congrès annuel du Labour Party qui s'est tenu pendant la semaine de la Pentecôte a décidé de continuer la collaboration avec les autres partis dans le Cabinet d'union nationale, et de poursuivre la trêve électorale. Il a ainsi maintenu l'accord tacite suivant lequel chacun des grands partis britanniques s'engage pour les élections partielles qui auront lieu durant le cours des hostilités à ne pas opposer de candidats aux candidats désignés du parti qui a précédemment détenu le siège de la circonscription. Un amendement exprimant un « profond manque de confiance » au gouvernement pour ses hésitations dans la question du plan Beveridge, a été repoussé à une forte majorité. En politique extérieure, le Congrès s'est également rangé à l'avis du gouvernement en adoptant par 1.803.000 xoix contre 720.000 une motion déclarant qu'il n'existera pas de paix permanente tant que l'Allemagne ne sera pas complètement désarmée.

Le Congrès a eu également à se prononcer sur la demande d'affiliation présentée par les communistes. Cette demande a été une fois de plus rejetée par 1.951.000 voix contre 712.000. Le comité exécutif avait conclu que si le parti communiste se réclamait des mêmes principes que le Labour Party, il n'avait qu'à suivre l'exemple du Komintern et de se déclarer dissous. En ce cas, ses membres pourraient être intégrés aux travaillistes. Dans le cas contraire, s'ils prétendaient maintenir des principes distincts, ils ne sauraient être confondus dans les rangs du Labour Party.

Le loyalisme des masses ouvrières permet à la Grande-Bretagne de poursuivre sans relâche son effort industriel. De leur côté, les milieux patronaux ont accepté de faire participer les travailleurs à la solution des problèmes techniques et des problèmes d'organisation que posent les nécessités d'une production accrue. On a vu ainsi apparaître dans les entreprises privées les « comités mixtes de production », institution absolument nouvelle qui est le résultat d'un accord entre les syndicats et les employeurs. La raison d'être de ces comités est non seulement d'obtenir les améliorations sociales concernant le bien-être des ouvriers, mais plus encore de parvenir au maximum de production par une efficience accrue dans l'organisation des ateliers et dans

l'utilisation de la main-d'œuvre. A titre d'exemple, voici quelques questions qui relèvent de ces comités : utilisation maxima des machines existantes ; entretien des pièces, outils et gabarits ; amélioration des méthodes de production ; emploi efficient du nombre maxima d'heures productives ; élimination du travail défectueux et du gaspillage ; emploi efficient des matériaux ; emploi efficient des systèmes de sécurité. Après douze mois, ces comités fonctionnaient dans plus de 2.000 grandes entreprises de constructions mécaniques, représentant à elles seules plus de 2 millions d'ouvriers, et dans une foule d'affaires de moindre envergure. De très nombreux chantiers de construction navale et de puits de mines les avaient adoptés.

La presse anglaise se pose la question de savoir si ces comités « sont destinés à rester une commodité éphémère du temps de guerre, ou le point de départ de la démocratie industrielle ». Il est remarquable en tout cas que les syndicats ouvriers anglais se trouvent aujourd'hui intégrés à l'organisation de l'industrie. Ils sont en effet représentés à tous les échelons depuis l'entreprise privée jusqu'au Conseil consultatif du ministre de la Production, en passant par les comités officiels de district et les onze Bureaux régionaux.

Cette collaboration devra se poursuivre si l'on veut résoudre « les formidables difficultés » qu'il faudra surmonter pour passer de l'économie de guerre à l'économie de paix. L'opinion anglaise est de plus en plus penchée sur ces problèmes : « Il est de notre devoir, a déclaré M. Churchill, de chercher à percer les brouillards de l'avenir pour apercevoir la fin de la guerre et de nous tenir prêts, par des efforts et une prévoyance incessants, au genre de situations qui ont des chances de se produire ». L'avenir de l'industrie anglaise ne se présente pas en effet sous des aspects exclusivement favorables. La question cruciale est celle des exportations. L'équilibre de la balance des comptes risque d'être compromis par la disparition au cours de la guerre d'une partie des placements anglais à l'étranger et par la diminution probable des revenus provenant des transports maritimes. L'économie anglaise sera donc amenée à combler ce déficit par ses exportations. Aussi est-on d'avis que « la politique britannique après la guerre doit viser et visera à étendre et accroître au maximum les échanges internationaux », c'est-à-dire à maintenir les marchés étrangers

ouverts aux marchandises anglaises. C'est ce que l'opinion anglaise considère comme la solution « de bon sens ». Mais « que se passera-t-il si le monde n'est pas organisé avec bon sens ? Que se passera-t-il si le monde n'a pas compris la leçon ? Que se passera-t-il si le marché mondial pour les produits manufacturés anglais est rigidement limité par des tarifs douaniers ou par des contingents ? » Dans ce cas, la Grande-Bretagne serait exposée à « quelque pénible discipline » grâce à laquelle elle peut envisager de maintenir et d'améliorer le niveau de ses conditions d'existence.

On s'oriente ainsi de plus en plus vers un dirigisme économique qui permettra à l'industrie de fournir l'effort technique nécessaire et de maintenir la classe internationale. « Finalement, conclut un article du *Times*, il ne faut pas oublier que ce que nous désirons — l'emploi total de la main-d'œuvre, de bonnes conditions d'existence, la sécurité sociale, le progrès de l'instruction, les possibilités de concurrence sur les marchés d'exportation, le maintien approprié de notre puissance militaire — tout dépend de l'équipement et du fonctionnement efficients de l'industrie britannique ».

Pour le moment, l'effort de production anglais peut être considéré comme ayant atteint son maximum. La preuve en est que les dépenses budgétaires de l'exercice commençant au 1er avril 1943 seront sensiblement égales à celles de l'exercice précédent : 5.756 millions contre 5.637 millions. Il ne faut pas attribuer ce plafonnement à des causes d'ordre financier. Avec les méthodes appliquées dans tous les pays durant cette guerre, ce n'est jamais l'insuffisance d'argent qui risque d'entraver le développement de la production. A ce point de vue, les conclusions que l'on peut tirer de l'expérience anglaise rejoignent les constatations faites en Allemagne.

Il faut remarquer que les dépenses du présent exercice seront couvertes par l'impôt à raison de 2.900 millions, contre 2 millions et demi l'an dernier. Le produit des impôts sur le revenu a ainsi triplé en 4 ans. La différence entre les recettes et les dépenses est couverte par l'emprunt. Pour se procurer des ressources à l'extérieur, le gouvernement est obligé de continuer à liquider le portefeuille national de créances et de valeurs internationales,

fait gros de conséquences pour l'avenir. Grâce à cette sage gestion et au contrôle des prix et de la consommation, la valeur de la monnaie nationale n'a nullement été affectée, malgré le quadruplement de la dette publique. Il faut dire que le chiffre des dépenses budgétaires ne comprend pas les livraisons effectuées par les Etats-Unis au titre de la loi prêt ou bail, qui ont représenté 650 millions en 1941-1942 et 1 milliard en 1942-1943.

Si la guerre coûte cher à l'Angleterre, elle lui coûte aussi des vies humaines. M. Clément Attlee, premier ministre adjoint, a donné aux Communes, le 1er juin, le chiffre des pertes britanniques au cours des 3 premières années de guerre. Ces pertes s'élèvent à 514.993 hommes. Ce chiffre se décompose de la façon suivante : tués, 92.089 ; manquants, 226.719 ; blessés, 88.294 ; prisonniers, 107.891. Ces pertes se répartissent entre les différents membres du Commonwealth : Royaume Uni, 275.844 ; Canada, 20.722 ; Australie, 53.959 ; Nouvelle Zélande, 19.345 ; Afrique du Sud, 22.315 ; Indes. 101.979 ; colonies, 30.289.

Gouvernement Polonais — Le général Sikorski, président du Conseil du gouvernement émigré polonais et commandant en chef des troupes polonaises, s'est tué à Gibraltar le 5 juillet. Il se trouvait à bord d'un avion qui s'est écrasé au sol, les 4 moteurs ayant brusquement cessé de fonctionner deux minutes après le décollage. Le général rentrait d'une tournée dans le Moyen-Orient où il était allé inspecter les troupes polonaises stationnées dans ces régions. Le président Rackiewicz a chargé le premier ministre adjoint, M. Nikolajzik, de prendre la tête du gouvernement. Le général Soslkowski a été nommé commandant en chef des forces polonaises. La question la plus délicate reste celle des relations avec l'U. R. S. S. Le nouveau premier ministre a déclaré : « nous désirons sincèrement entretenir des relations de bon voisinage ». L'ambassadeur soviétique à Londres, M. Maisky, est parti pour Moscou : sa présence à la cérémonie de deuil du 7 juillet a été remarquée.

Afrique du Sud. — Les élections du 21 juillet ont donné une majorité au maréchal Smuts et constituent une sorte de plébiscite de sa politique. La campagne électorale a été tout entière menée sur la question : guerre ou neutralité, question qui

ne cesse de troubler la politique sud-africaiine depuis que M. Smuts a fait entrer l'Union Sud-Africaine en guerre par une majorité de 13 voix seulement dans une Chambre de 153 membres. Ce vote avait divisé le puissant Parti Uni qui comptait alors 111 sièges : 70 d'entre eux s'étaient rangés du côté du maréchal, M. Hertzog avait emmené les 41 autres dans le camp de la neutralité et de l'opposition. Au moment des élections du 21 juillet dernier, l'opposition, dirigée par le Dr. Malan, comptait 66 députés, 87 constituant le soutien gouvernemental. D'après les derniers résultats, l'opposition ne récupère que 34 sièges ; 16 résultats sont encore inconnus.

Le suffrage, théoriquement universel, n'est accordé pratiquement qu'à la population blanche masculine et féminine, qui compte 2 millions d'individus. Les 5 millions de noirs ne sont représentés à la Chambre des Députés que par 3 parlementaires, qui soutiennent le gouvernement actuel. Il y a encore 900.000 Indiens.

Cette inégalité raciale pose le véritable problème de l'administration britannique en Afrique. Une revue anglaise, la *National Review*, l'exprime en ces termes : « Les colonies vont-elles être développées dans l'intérêt des indigènes des pays respectifs qu'elles constituent, ou dans l'intérêt des colons blancs ? » Suivant les conceptions du maréchal Smuts, l'idée d'un Empire britannique doit être considérée comme révolue ; conformément au principe du Commonwealth, toutes les possessions africaines de la Grande-Bretagne doivent, selon lui, être réunies en un seul groupe sous la direction d'un Conseil où l'Union Sud-Africaine et les diverses colonies auraient voix prépondérante. Ce plan passe à côté de la question raciale.

« Si l'on adopte cette politique, écrit la même Revue, il ne faut pas se faire d'illusion en Grande-Bretagne sur l'avenir des races indigènes. Elles resteront à jamais des populations arriérées sans aucun espoir d'obtenir la liberté politique et l'égalité, et avec de bien pauvres perspectives d'arriver à la liberté économique... Si on doit abandonner le futur développement des colonies aux populations blanches peu nombreuses d'Afrique, on peut dire avec un certain degré d'assurance, en se basant sur l'expérience du passé, que la position des populations indigènes ne sera pas substantiellement améliorée. La vraie tragédie du système colonial britannique est que depuis des années ses administrateurs sont écrasés entre les meules supérieure et inférieure des préjugés des colons blancs et de l'ignorance de Whi-

tehall. Ces fonctionnaires souffre-douleurs comprennent parfaitement la situation locale et ont à cœur les intérêts des habitants indigènes, mais ils sont obligés de plier le genou soit devant l'agitation des colons blancs, soit devant les fantaisies de certains pontifes de Whitehall, dont les pouvoirs de veto sont souvent en raison inverse de leur connaissance des colonies. »

Entre la conception impériale, qui serait peut-être en Afrique plus favorable aux indigènes, et celle de Commonwealth, qu'appuient les colons blancs, M. Churchill ne veut pas choisir :

« D'aucuns, a-t-il dit dans son discours aux Guildhall, aiment le mot de Commonwealth ; d'autres, et j'en suis, n'ont pas la moindre honte du mot Empire. Mais pourquoi n'aurions-nous pas les deux ? Je pense que l'expression : « Commonwealth et Empire britannique » peut être le meilleur moyen de décrire cette unique association de races qui fut construite partiellement par la conquête, largement par le consentement, mais surtout sans suite et sans dessein dans le cadre de la Couronne. »

Egypte. — Le rapprochement de plusieurs faits montre que l'Egypte poursuit avec persévérance une politique de panarabisme, en vue de promouvoir une union des nations arabes sous l'égide égyptienne.

Le gouvernement vient de promulguer un décret qui ordonne l'emploi exclusif de l'idiome arabe dans tous les documents officiels et écritures publiques : l'usage de l'anglais et du français, qui était jusqu'ici général dans les relations entre Egyptiens et étrangers, sera réservé aux relations diplomatiques et consulaires.

On prête au Recteur de la fameuse Université de El Azhar, l'intention de convoquer au Caire un Congrès islamique où 14 nations seraient représentées. Son dessein serait de ménager au jeune roi Farouk, qui subit fortement son influence, un rôle glorieux dont les circonstances favoriseront peut-être l'accomplissement.

Après le voyage que le premier ministre d'Egypte, Nahas Pacha, a fait récemment à Bagdad et à Jérusalem, le Président du Conseil de l'Irak, Nourri Saïd, passant par Beyrouth et par Jérusalem, est arrivé au Caire le 22 juillet. Le but de ce voyage est d'examiner la question d'une fédération des Etats arabes du Moyen-Orient. Les pays intéressés sont : l'Egypte, l'Irak, la Syrie, le Liban, la Transjordanie, l'Arabie séoudite et peut-être la Palestine.

Ces projets, réalisables sur le plan culturel, se heurtent à de grands obstacles sur le plan économique, pour ne pas parler des difficultés politiques qu'ils soulèvent. Les nations arabes sont en effet divisées en deux blocs : celui de l'Ouest, Egypte, Palestine et Syrie, est orienté vers la Méditerranée ; celui de l'est, c'est-à-dire l'Irak, regarde vers le Golfe Persique. Il semble donc que l'idée panarabe ne puisse progresser qu'avec lenteur.

Indes. — Le maréchal Wavell a été nommé vice-roi des Indes. Il a été à cette occasion élevé à la pairie et portera le titre de vicomte Wavell de Cyrénaïque et de Winchester. Le choix d'un soldat pour ce poste difficile indique que le gouvernement britannique est de plus en plus décidé à ajourner à la fin des hostilités la solution du problème indien. La déclaration du nouveau vice-roi montre bien que le problème militaire occupe toute son attention :

« Maintenant l'Inde est forte. Bien que tout danger ne soit pas complètement écarté, l'ennemi a été tenu en échec et le sol des Indes a été préservé de l'invasion. Pendant ce temps l'Inde s'est fortifiée. De grands efforts restent encore à faire pour conduire la guerre à une heureuse conclusion et écarter de l'Asie la menace d'une domination japonaise. »

BULGARIE. — Les récents événements attirent l'attention sur la Bulgarie où continuent a se perpétrer périodiquement des attentats contre les personnalités politiques ou militaires. La déclaration commune par laquelle les gouvernements turc et bulgare ont affirmé qu'ils considéraient comme un fondement immuable de leur politique l'abstention de toute agression, a partiellement rassuré l'opinion. Le général Mikhov, ministre de la Guerre, a néanmoins déclaré :

« Notre armée ne tirera pas si nous ne sommes pas attaqués. Mais celui qui oserait commettre une agression contre la Bulgarie s'en mordrait les doigts, car la Bulgarie aujourd'hui est forte et possède une armée qui au point de vue de l'instruction et de l'armement ne le cède en rien aux armées d'élite de l'Axe. »

ESPAGNE. — Comme au Portugal, la crise italienne a causé des remous en Espagne. « Toute évolution méditerranéenne est

d'un intérêt vital pour le pays », déclare-t-on à Madrid. La presse reflète le calme du gouvernement.

Renforcée par les événements récents, une partie de l'opinion serait disposée à chercher dans un régime monarchique la consolidation des résultats déjà obtenus depuis la guerre civile. Cette orientation ne semble pas concorder avec celle de la Phalange. L'opposition que l'idée monarchique rencontre de ce côté explique les hésitations des porte-parole officiels sur cette question cruciale.

Sur le plan économique, les statistiques officielles indiquent une transformation radicale des conditions du ravitaillement depuis quelques mois. Déjà l'année 1942 avait marqué un accroissement des quantités de vivres distribués. L'huile, le café, le savon, le lait condensé accusent un pourcentage d'augmentation qui va jusqu'à 188 % pour le café. Le régime des cartes d'alimentation a pu être assoupli pour tenir compte des améliorations survenues dans l'alimentation générale. On estime que dans un délai assez bref l'approvisionnement du pays en coton sera réalisé normalement. La presse met ce succès à l'actif de l'organisation économique confiée au ministère de l'Industrie et du Commerce et au Commissariat du Ravitaillement.

HONGRIE. — « Le point de vue hongrois ne cesse de compter avec les possibilités changeantes d'une situation qui évolue ». Ce jugement d'un journaliste hongrois caractérise bien l'attitude du pays.

Parlant le 29 mai, M. de Kallay, président du Conseil, a annoncé que la II[e] Armée hongroise est revenue du front de l'est et que sa démobilisation est en cours.

« Ce ne fut pas sous mon gouvernement, a-t-il dit, que la participation à la campagne de Russie de 1942 fut décidée. Je ne doute pas qu'on ait dû agir ainsi pour répondre à l'appel de notre allié. Je considère de mon devoir et comme une obligation sacrée de créer une nouvelle armée en remplacement de l'armée perdue. »

La Hongrie reste donc fidèle à ses engagements :

« Nos Honveds ont scellé aux côtés de nos amis, par leur sang même, cette politique hongroise, et participé, proportionnellement à nos forces, à la lutte d'auto-défense de notre continent et de notre pays. Mais les possibilités dont nous pouvons disposer fixent des

limites à nos sacrifices, car le sacrifice n'est pas un objectif absolu : le but est de servir les intérêts de la nation. »

Plus récemment, le gouvernement a proclamé que les Hongrois doivent être prêts à défendre leur propre territoire.

En ce qui concerne l'avenir, l'idée d'une Confédération de l'Europe centrale fait peu à peu son chemin dans les esprits.

« Il faut, écrit le *Magyar Nemzet,* que l'Europe danubienne soit, dans le sens strict du terme, la patrie de l'entente entre les peuples et entre les Etats de cette région... Aucune nation d'Europe centrale ne possède en effet une supériorité absolue de puissance qui lui permette de maintenir de façon durable les autres sous son sceptre. La Confédération d'Europe Centrale ne pourra en aucun cas devenir une réalité si une prédominance politique prétend s'y affirmer. »

Dans cette ligne, on note avec satisfaction à Budapest que la politique anglaise est peu disposée à faire sienne de façon absolue la conception de M. Benès. Ce dernier réclamait le rétablissement du statu quo de 1918-1938. Il s'est vu contraint de proposer de nouvelles formules.

Ce n'est pas à dire que l'idée d'une organisation fédérative du centre européen, telle qu'elle se fait jour en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis, concorde de tout point avec la conception hongroise. Peu de temps avant sa mort, le général Sikorski, chef du gouvernement polonais, ne parlait-il pas d'une vaste fédération qui comprendrait la Tchécoslovaquie et la Pologne, dans laquelle pourraient s'intégrer le Yougoslavie et même la Grèce, et qui seraient intimement liée au point de vue économique avec l'U. R. S. S. ? Avec de tout autres visées, M. Litvinov n'annonçait-il pas à Téhéran la création d'une vaste organisation des Slaves du sud qui permettrait à l'U R. S. S. d'exercer son contrôle sur toute cette partie de l'Europe et lui donnerait un débouché sur l'Adriatique ?

Mais il est intéressant de constater que les conceptions hongroises sont réalistes et susceptibles de s'assouplir.

IRLANDE. — Des élections ont eu lieu le 22 juin en vue de renouveler la Chambre du 17 juin 1938. La politique extérieure n'a pas été agitée au cours de la campagne électorale, les trois partis, à savoir : le Fianna Fail de M. de Valera, qui avait la majorité avec 77 députés, le Fina Gael de M. Cosgrave, qui comp-

tait 45 députés, le parti travailliste qui en comptait 9, étant tous d'accord sur la question de la neutralité. On sait du reste que la conception irlandaise de la neutralité est des plus strictes. Depuis le début de la guerre, les journaux ne peuvent publier de commentaires militaires personnels : ils doivent s'en tenir aux seuls communiqués officiels des belligérants.

Les élections se sont faites sur la question d'un gouvernement de coalition.

« Il dépend des Irlandais, a dit M. de Valera, d'avoir un gouvernement fort après les élections, ou un Cabinet composé des représentants des divers partis. S'ils veulent avoir un gouvernement de coalition, ils provoqueront la fin de la démocratie en Eire, comme cela s'est produit sur le continent. »

Le Fianna Fail a obtenu cette fois 67 sièges sur 138, contre 77 en 1938. L'opposition l'emporte avec 71 sièges, mais elle est divisée : 32 au parti Cosgrave, 17 au parti travailliste, 14 à celui des fermiers et 8 indépendants. M. de Valera conserve le pouvoir, mais on se demande s'il ne devra pas tenir compte à l'avenir des vues de ses adversaires.

ITALIE. — Des événements graves se sont succédé en Italie au cours du mois de juillet.

Le 10, les troupes anglo-américaines débarquent en Sicile et réussissent à prendre pied en quatre points dans la partie sud-orientale de la Sicile. Elles occupent bientôt toute la côte de Syracuse à Licata et avancent dans le centre de l'île. La prise d'Enna amène les troupes de l'Axe à opérer un vaste mouvement tournant autour de la charnière de Catane, fortement tenue par les meilleurs éléments allemands. La défense s'organise solidement dans la tête de pont que constitue la pointe nord-orientale de l'île.

Le 19, le Führer et le Duce se rencontrent à Vérone, dans l'Italie du Nord. Leurs entretiens visent à élaborer une ligne commune de résistance devant la menace anglo-américaine. D'après un communiqué du D. N. B., la situation militaire est examinée compte tenu de l'assaut des puissantes masses soviétiques sur le front de l'est, et des tentatives de débarquement en Sicile.

Ce même jour 19, la ville de Rome est pour la première fois

bombardée. Il y a plus de 2.000 victimes, dont 700 tués. Des dégâts considérables sont causés. La basilique de St. Laurent hors les murs est atteinte. Dans une lettre au cardinal Marchetti-Selvaggiani cardinal-vicaire, le Pape exprime une noble et poignante émotion : « Rome est pour nous la ville sainte du catholicisme ». Sa sainteté rappelle ses efforts pour la neutralisation de la ville : « Nous avions espéré que l'autorité dont Nous sommes revêtu, ainsi que la reconnaissance unanime de Notre impartialité et de la constante activité bienfaisante que Nous avons déployée sans distinction ni de nationalité, ni de confession, Nous auraient procuré parmi tant d'amertumes la consolation de voir Nos instances en faveur de Rome accueillies de la part des deux bélligérants ».

Le 24 juillet, M. Mussolini convoque le Grand Conseil fasciste, qu'il n'avait plus réuni depuis le 7 décembre 1939. Après l'exposé du Duce, M. Grandi président de la Chambre, présente une motion demandant que toutes les institutions publiques du régime recommencent à fonctionner, et invitant le roi à prendre le Commandement suprême effectif de toutes les forces armées, sur terre, sur mer et dans les airs. Après dix heures de discussion, la motion de M. Grandi, soutenue par M. Ciano, est adoptée par 19 voix contre 7 et une abstention.

Le 25, à 22 h. 45, la radiodiffusion italienne annonce que Sa Majesté le roi a accepté la démission présentée par le chevalier Benito Mussolini, et a nommé premier ministre secrétaire d'Etat Son Excellence le maréchal d'Italie Pierre Badoglio. En même temps sont publiées les proclamations du roi et du chef du gouvernement :

« J'assume aujourd'hui le commandement de toutes les forces armées en cette heure solennelle où se joue le destin de la patrie. Que chacun reprenne son poste de foi et de combat. Aucune déviation ne doit être tolérée, aucune récrimination ne peut être consentie. Chaque Italien s'incline devant les blessures qui ont lacéré le sol de la patrie. L'Italie, par la valeur de ses forces armées et par la volonté de tous les citoyens, trouvera dans le respect des institutions qui ont permis son ascension, la voie du salut. » Signé : Victor Emmanuel.

« Par ordre de Sa Majesté, le roi Empereur, j'assume le gouvernement militaire du pays avec les pleins pouvoirs. La guerre continue. L'Italie maintient la parole donnée, jalouse gardienne de ses traditions millénaires. La consigne reçue est claire et précise, elle doit être

scrupuleusement exécutée et ceux qui pensent pouvoir en briser l'évolution ou troubler l'ordre public seront frappés. Vive l'Italie ! Vive le roi ! » Signé : Pierre Badoglio.

Le 26, est publiée la liste des ministres secrétaires d'Etat, tous techniciens choisis en dehors de la politique. Les premières mesures visent à maintenir l'ordre que certains éléments cherchent à troubler, notamment dans les grandes villes industrielles du nord. Le nouveau gouvernement procède à la dissolution du parti fasciste et à l'arrestation de ses principaux chefs. Beaucoup de préfets sont mis à la retraite d'office. Le comte Ciano donne sa démission d'ambassadeur auprès du Vatican. La presse est entièrement remaniée : le *Popolo d'Italia*, journal de M. Mussolini, est interdit. La Chambre des Faisceaux et Corporations est dissoute. Défense est faite, pour toute la durée des hostilités, de reconstituer aucun parti politique.

Les réactions ont été vives dans tous les pays d'Europe et du monde. A Berlin, la surprise n'empêche pas le calme. D'après un communiqué officiel, « il est hors de doute que le peuple allemand se rend parfaitement compte qu'une évolution nouvelle a commencé après la démission de Benito Mussolini qui, pendant 21 ans dirigeait les destinées du peuple ami et allié. Mais le peuple allemand a suivi au cours des 10 dernières années une instruction politique qui lui permet de considérer les grands événements sans porter de jugements prématurés ». L'opinion allemande considère la chute de Mussolini comme un événement de politique intérieure italienne.

A Tokio, cet événement est considéré par l'*Asahi* « comme la plus grosse nouvelle depuis l'entrée de l'Italie en guerre. Le point crucial est de savoir quel effet il aura sur les relations italo-allemandes auxquelles on avait donné jusqu'ici le nom d'Axe. En tout cas le Japon continue la guerre avec une confiance inébranlable et une volonté farouche de vaincre ».

Londres et New-York prennent presque aussitôt vis-à-vis du nouveau gouvernement une position intransigeante qui laisse présager de fortes exigences en cas de négociations. De son côté, le nouveau ministre des Affaires Etrangères, M. Guaraglia déclare : « Nous ne voulons connaître qu'une réalité : la guerre ».

Un certain nombre de divisions italiennes ont été rappelées

de France, de Grèce et des Balkans. Elles ont été relevées par des troupes allemandes.

PORTUGAL. — Le 26 juillet, des grèves, des manifestations tumultueuses et des pillages de boutiques ont eu lieu au Portugal, particulièrement à Lisbonne. On souligne que ces troubles n'ont pas eu pour cause des difficultés d'ordre économique. Le gouvernement a fait arrêter plusieurs milliers de grévistes. Des hommes en armes ont été postés dans tous les centres importants de grève et la cavalerie effectue des patrouilles. L'ordre a été ainsi rétabli. Aucune usine où il y a eu grève ne peut reprendre son activité sans une autorisation du ministre de la Guerre. Les ouvriers grévistes sont remplacés par des travailleurs militaires.

ROUMANIE. — Le Conducator, M. Antonesco, a fait un voyage sur le front de l'est où il a inspecté les troupes roumaines qui participent encore aux combats défensifs du Kouban. Pendant ce temps, le Docteur Michel Antonesco, vice-président du Conseil, se rendait en Italie où il a été reçu au Palais de Venise et au Vatican.

Les regards de la Roumanie se portent aussi vers le sud. On accorde la plus grande importance à l'attitude de la Turquie. En février et en mars déjà, les contacts diplomatiques ont été repris. La presse insiste sur la communauté de vues des deux pays. On estime que la Turquie doit comprendre la guerre défensive menée par la Roumanie contre l'Union Soviétique.

SUISSE. — « Neutralité vigilante » : telle est le mot qui caractérise l'attitude du pays dans la situation internationale troublée.

« Tant que dure la guerre, a dit le président de la Confédération M. Celio, la mobilisation de l'armée suisse reste envers le monde la meilleure preuve de la loyauté d'un peuple vraiment neutre. »

Significative à cet égard est la réaction de la presse aux avertissements donnés du côté allié aux pays neutres de n'accueillir sur leur territoire aucune personnalité fasciste en fuite : « La Suisse, déclare la *Gazette de Lausanne*, réglera cette question conformément à ses principes et conceptions ».

En cas d'agression, la Suisse saurait se battre. Ses armées s'appuieraient sur le système de défense aménagé par le général Guisan au cœur de la Suisse dans la région montagneuse qui entoure le lac de Lucerne. Dans ce « réduit national » la résistance pourrait continuer presque indéfiniment.

En politique intérieure, la Suisse conserve une grande stabilité. A Genève, où le « parti ouvrier » de M. Léon Nicole, appuyé sur « l'alliance des indépendants » de M. Duttweiler d'extrême droite, fait naître de sérieuses craintes, les élections au Conseil administratif de la cité ont ramené au pouvoir les cinq candidats de l'entente nationale, qui groupent le parti radical, le parti national démocratique (centre libéral) et le parti chrétien social (catholique).

Le ravitaillement du pays est actuellement partiellement assuré par les onze navires de la nouvelle flotte de commerce helvétique. A l'heure qu'il est, la Suisse importe d'outre-mer environ 300 gr. de denrées alimentaires par tête, contre 1 kilogramme en temps de paix. Le prix du transport a fortement augmenté : il représente 12 centimes sur les 57 que coûte le kgr. de pain. Le transit s'opère surtout par Gênes où un stock de charbon a été constitué par prélèvement sur les fournitures régulières allemandes à la Suisse. Les denrées alimentaires sont transportées à Gênes grâce au trafic « pendulaire » entre ce port et les ports ibériques (principalement Lisbonne). La voie de terre, via Espagne et France est plus coûteuse. On l'a employée quand les événements d'Afrique du nord ont momentanément interrompu le trafic en Méditerranée.

Les autorités s'inquiètent, en Suisse comme ailleurs, des problèmes qui vont se poser à la cessation de l'état de guerre. La question de l'agriculture, artificiellement développée par le plan Wahlen, et celle du chômage au moment de la démobilisation, retiennent particulièrement leur attention. M. Zipfel, délégué fédéral, chargé de préparer la réadaptation de l'économie suisse aux conditions normales, cherche à établir un équilibre entre l'agriculture et l'industrie. L'agriculture devra être assurée de trouver une rémunération équitable, logements salubres, garanties de sécurité. L'industrie assainie réalisera de son côté des tâches urgentes : renouvellement du matériel, rationalisation dans le sens de la qualité, contribution à l'équipement du pays.

TURQUIE. — Le président Inonu a tracé d'une main ferme la ligne de conduite de son pays : « Que l'on ne s'y trompe pas, la nation turque est toujours décidée à défendre sa sécurité et, quand ce sera nécessaire, le peuple turc mettra en jeu tous ses moyens humains et matériels ». En attendant, la Turquie continue à maintenir un équilibre difficile. Le président du Conseil, M. Saradjoglou, a rappelé que la position de la Turquie était définie par son pacte avec l'Allemagne. Quant à l'alliance avec l'Angleterre, « elle n'est pas limitée à un nombre d'années détermine, mais vaut pour une longue période et s'étend sur de vastes domaines ». Cette neutralité n'empêche pas les contacts avec les deux partis : au moment où une mission militaire turque était envoyée en Allemagne, le président Inonu recevait Sir Cunningham, commandant des forces britanniques dans le Levant.

La fermeture momentanée de la frontière turque avec la Syrie est dûe à la concentration que les troupes alliées ont opérée dans ces régions. Les 9e et 10e Armées britanniques y ont été amenées, ainsi que des forces américaines et des contingents polonais.

Les évènements d'Italie obligent le gouvernement turc à une grande vigilance. Dès le 28 juillet, M. Ismet Inonu et M. Menemenjoglou, ministre des Affaires Etrangères, avaient regagné Ankara.

U. R. S. S. — Le 6 juillet, la bataille s'est engagée sur les fronts d'Orel, de Koursk et de Bielgorod. Elle prenait bientôt une intensité exceptionnelle et s'étendait à d'autres secteurs. Les Allemands insistent sur le grand nombre de chars mis en ligne du côté russe. « Sur tous les fronts, écrit le *Neues Wiener Tagblatt*, s'est engagée une gigantesque bataille défensive qui se développe au cours de combats aussi mouvants qu'acharnés, sans que les Soviets aient pu obtenir en aucun point un changement de la situation stratégique dans son ensemble ».

Sur les événements intérieurs de l'U. R. S. S., les informations parviennent avec parcimonie.

Dans le domaine scolaire, on annonce qu'à partir de l'année

1943-1944 les garçons et les filles seront séparés à tous les échelons de l'instruction moyenne et supérieure.

Sur le plan religieux, selon le journal russe *Novoio Slovo* qui paraît à Berlin, le président de l'U. R. S. S., M. Kalinine, a recommandé la tolérance à l'égard des soldats croyants et de leurs besoins religieux. Il a notamment défendu le droit des soldats croyants à porter des croix. Kalinine constate que, parmi les combattants, surtout chez les plus âgés, on rencontre des croyants qui portent des croix sur leur poitrine et qui font leurs prières. Souvent les jeunes soldats se moquent d'eux.

« Nous devons nous souvenir, écrit Kalinine, que nous ne persécutons personne pour sa religion... Nous considérons que la religion est un préjugé mensonger, mais nous la combattons par la voie de la rééducation. En 25 ans, l'attitude des communistes à l'égard de la religion n'a donc pas changé d'un iota. Mais, comme une grande partie de la population soviétique se trouve sous l'empire de la religion et que beaucoup de gens sont profondément religieux, nous ne pouvons lutter contre elle par des moqueries. A vrai dire, si quelques jeunes trouvent leur plaisir dans de pareilles moqueries, il n'y a là rien de terrible. Cependant nous ne devons pas faire de ces moqueries un système. »

De son côté, M. Staline s'est expliqué sur les raisons de la dissolution du Komintern. Cette mesure aurait pour but principal de ruiner par la base le pacte antikomintern, et les thèmes de propagande qui s'y rattachent. De plus, cette institution donnait l'impression que les partis communistes dans différents pays agissaient uniquement sous les ordres de Moscou.

Les ambitions soviétiques après la guerre ont plusieurs fois trouvé l'occasion de se manifester. « Les Etats baltes étaient et seront soviétiques », écrit l'*Etoile Rouge*. Des informations montrent d'autres part que l'U. R. S. S. n'accepterait pas une fédération de l'Europe sud-orientale si elle se réalisait en dehors de son influence politique.

ASIE

JAPON. — Les opérations militaires engagées au cours des deux derniers mois en Extrême-Orient ont été des actions limitées. Sauf en Chine, le Japon s'est partout tenu sur la défensive.

En Birmanie, l'attaque locale menée par les troupes anglaises sur la côte de l'Arakan, à l'est du Bengale, a abouti à un échec.

En Chine, après avoir remonté le Yang-Tsé-Kiang jusqu'aux rapides d'I-Tchang à 500 kilomètres de Tchoung-King, les troupes japonaises on regagné leurs bases de départ.

Danc l'archipel des Aléoutiennes, les Américains se sont emparés de l'île d'Attu, que les Japonais avaient eux-mêmes occupée au début des hostilités. Les Nippons tiennent encore Kiska qui est l'objet d'incessantes attaques aériennes.

Du côté des Soviets, c'est le statu quo de non agression, scrupuleusement observé par les deux parties.

Dans le Pacifique sud, les alliés ont déclenché le 1er juillet une série d'opérations de débarquement dans l'archipel Salomon, où ils tenaient déjà Guadalcanar. Le port de Viru, en Nouvelle Géorgie, l'île Rendova et l'île Woodlark, ainsi que la base de Nassau en Nouvelle-Guinée, ont été occupés.

Ces opérations laissent quelque répit à l'Australie. « Le risque d'invasion est aujourd'hui moins grand qu'à n'importe quel moment depuis l'entrée du Japon en guerre », a dit M. Ford, ministre de la Guerre en Australie.

C'est surtout à organiser les territoires occupés et à renforcer l'unité de la Grande Asie que visent les efforts des autorités japonaises. Le général Tojo, président du Conseil et ministre de la Guerre, a quitté Tokio le 1er juillet pour faire une grande tournée dans les régions du sud de la « Grande Asie Orientale ». Il s'est d'abord rendu en Thaïlande, où il a conféré avec le maréchal Songgram, premier ministre. Au cours de ces entretiens, le chef du gouvernement japonais a jeté les bases d'un accord aux termes duquel la Thaïlande se voit reconnaître la possession de plusieurs provinces en Malaisie et dans les Etats Shan. Le général Tojo s'est rendu ensuite à Singapour où il s'est entretenu avec le chef des forces expéditionnaires du Japon dans les régions du sud. Il s'était arrêté au passage à Saïgon où il avait conféré avec les chefs de l'armée et de la marine japonaises dont les forces stationnent sur ce territoire.

La Birmanie a été constituée en Etat indépendant. Le premier acte de son gouvernement a été de déclarer la guerre à la Grande-Bretagne et aux Etats-Unis et de s'unir au Japon par un traité d'alliance.

AMÉRIQUE

ETATS-UNIS. — La politique intérieure américaine a été dominée ces dernières semaines par les conflits sociaux qui se sont déclanchés dans les mines de charbon.

Au début du mois de juin, comme l'annonçait lui-même le président Roosevelt dans une proclamation,

« la plupart des mines de charbon du pays se sont fermées par suite d'une grève générale qui constitue un défi lancé au gouvernement des Etats-Unis. J'ai donné l'ordre au secrétaire d'Etat à l'Intérieur qui assure au nom du gouvernement le contrôle de cette industrie, d'assurer la réouverture des mines pour le 7 juin. Je dois rappeler aux mineurs qu'ils travaillent pour le gouvernement dans une branche essentielle de la production de guerre, et qu'il est de leur devoir de remplir, tout comme leurs fils et leurs frères qui servent dans les forces armées, la tâche qui leur est confiée. Dès que les mineurs auront repris le travail, les négociations entre les ouvriers et les propriétaires de mines reprendront sous la conduite du Bureau du travail en temps de guerre et selon la procédure en vigueur dans tous les cas de ce genre. »

Dans sa réponse, John Lewis, le puissant chef des mineurs américains, a déclaré : « Je n'ai aucune puissance directe, mais cependant je recommanderai au Comité syndical de convaincre les mineurs qu'ils doivent reprendre leur travail le 7 juin ».

La plupart des ouvriers ont obéi à cette recommandation et décidé de reprendre le travail jusqu'au 20 juin.

Le 19 juin, le Bureau du travail en temps de guerre rejetait les demandes des mineurs : ceux-ci réclamaient que leur salaire soit calculé sur le temps passé depuis l'entrée jusqu'à la sortie de la mine, et non sur le temps passé au fond. Le Bureau proposait seulement une augmentation modérée des salaires.

Le 21 juin, 530.000 mineurs affiliés au Syndicat des travailleurs du sous-sol, étaient à nouveau en grève.

A la suite de l'intervention gouvernementale, M. John Lewis a

donné l'ordre aux mineurs de reprendre le travail le 23 juin, en précisant que « les mineurs reprendraient le travail pour le gouvernement et non pas pour les propriétaires de mines. Ils le font en toute bonne foi, dans l'espoir que le gouvernement les traitera de la même manière ». De son côté, le Comité directeur de l'Union des mineurs publiait cette déclaration :

« Les membres de l'Union sont informés qu'ils vont reprendre le travail dans les mines, sous la direction de M. Harold Ickes, ministre de l'Intérieur, qui assurera le contrôle des mines au nom du gouvernement américain jusqu'au 31 octobre prochain. »

Les propriétaires de mines ont élevé une vive protestation contre cette proclamation de principe qui semblait leur enlever la responsabilité de leurs propres entreprises. Le gouvernement a déclaré qu'il ne s'agissait nullement d'une nationalisation des mines.

Le 27 juin, le projet de loi instituant le délit d'invitation à la grève et le punissant de sanctions graves, pouvant aller jusqu'à un an de prison, était examiné au Parlement. M. Roosevelt s'était opposé à ce projet qu'il estimait de nature à aggraver les troubles sociaux. La Chambre des Représentants a passé outre au veto présidentiel par 244 voix contre 180, et le Sénat par 56 voix contre 25. Le président, qui s'était posé en protecteurs des ouvriers, se voit ainsi finalement armé contre eux de moyens de sanctions énergiques sans l'avoir voulu.

M. Roosevelt a failli être mis une seconde fois en minorité sur la question, liée à la précédente, des subventions aux agriculteurs. Plutôt que de laisser monter le prix des produits agricoles, notamment de la viande et du beurre, ce qui risque d'entraîner une hausse du coût de la vie et une baisse du pouvoir d'achat des salaires ouvriers, et de fausser ainsi tout l'équilibre des prix, l'administration estimait préférable d'accorder directement les subventions nécessaires aux agriculteurs. C'est ce projet qui, à la suite de l'intervention présidentielle, a été adopté au Sénat par 34 voix contre 33.

Sur la production de guerre, les grèves ont eu en tout cas une incidence incontestable. M. Donald Nelson déclare que la production de 7.000 avions en juin est inférieure aux prévisions.

Les chantiers navals de leur côté n'ont livré qu'un tonnage de 1.676.000 tonnes, inférieur de près de 100.000 tonnes au record de mai. On se rappelle que, d'après les recoupements les plus sérieux, la production de tonnage semble avoir ateint en 1942, 11 millions de tonnes, tandis que les destructions se montaient à 12 millions.

Dans toutes les branches, la production est près d'atteindre son point critique. Les limites sont ici déterminées par l'inélasticité de la main-d'œuvre. Les armées de terre, de mer et de l'air ont en effet prélevé près de 11 millions d'hommes sur la masse des travailleurs disponibles.

Pour organiser au mieux cette production, la plus vaste concentrations des pouvoirs économiques et administratifs vient de s'opérer entre les mains du juge James Byrnes par la création de l'Office pour la mobilisation de guerre. Le nouveau directeur reçoit des pouvoirs extraordinairement étendus que nul n'a jamais eus aux Etats-Unis en dehors du président.

L'Office a pour but « d'unifier davantage l'effort des organismes de guerre qui s'occupent de la production, de l'acquisition, du transport et de la répartition des fournitures destinées à l'armée et aux civils ». Le Comité comprendra, outre son président et les secrétaires d'Etat à la Guerre et à la Marine, M. Hopkins, président du Conseil de la production de guerre, et M. Winson, qui devient directeur de la stabilisation économique en remplacement de M. Byrnes. L'Office ne traitera point des affaires étrangères et militaires ; mais son chef pourra prendre des décisions liant tous les sécrétaires d'Etat, y compris ceux de la guerre et de la marine.

REPUBLIQUE ARGENTINE. — Le Vendredi 3 juin, le général Pedro Ramirez, ministre de la Guerre, à la tête de troupes insurgées, présentait un ultimatum au président Castillo, lui demandant des élections libres et un changement dans la politique argentine. L'ultimatum ayant été rejeté, le général Ramirez s'est emparé du pouvoir après quelques combats de faible envergure. Le général de cavalerie Rawson a été nommé président de la République : il devait donner peu après sa démission sur la question de la rupture des relations avec l'Axe.

Dans son premier communiqué officiel, le gouvernement Ramirez déclarait :

« L'Argentine affirme sa politique traditionnelle d'amitié et de coopération loyale avec les nations américaines, conformément aux accords en vigueur. En ce qui concerne le reste du monde, sa politique est pour le moment, celle de la neutralité. »

Le nouveau gouvernement a été reconnu successivement par tous les pays neutres et belligérants.

L'évolution politique progressive que manifestent ces faits est indépendante de la tranformation de l'économie du pays au cours de la guerre. Alors qu'au début des hostilités, le problème des débouchés était dominant, surtout pour le maïs, le blé et la graine de lin, il tend maintenant à s'effacer devant le problème du ravitaillement en combustibles. On envisage même la restriction des fournitures de courant électrique en 1944 si les arrivages de charbon n'ont pas été relevés et si la récolte de maïs ne fournit pas de nouveaux combustibles de remplacement. A la suite d'une récolte particulièrement faible, les excédents de maïs ont en effet été absorbé presque totalement par les machines à vapeur. On a dû recourir à la graine de lin dont les stocks ont servi a chauffer les chaudières. Seul le blé reste surabondant, mais son prix ne baisse pas en raison des besoins exceptionnels que l'on prévoit pour la fin des hostilités.

CHRONIQUE DE LA VIE FRANÇAISE

Vie économique.

La Bourse est toujours maussade ; elle joue de plus en plus la « fin prochaine des hostilités ». L'inactivité militaire de juin n'a pas ébranlé sa confiance ; l'activité militaire et les événements politiques de juillet n'ont fait que la confirmer dans ses espérances. Si la guerre finissait bientôt, pense-t-elle, les prix actuels pourraient être stabilisés : dès lors les cours, qui feraient ressortir un rendement trop faible des valeurs mobilières et qui ne pourraient devenir intéressants que si la hausse des prix venait doubler ou tripler les bénéfices actuels, sont à rejeter. Ainsi, tandis que, cet hiver, la Bourse jouait la fin de la monnaie avant la fin de la guerre, depuis mi-février, elle joue la fin de la guerre avant la fin de la monnaie.

En septembre 1939, la Banque de France cotait 5.800 ; en janvier 1943, 32.000 ; fin juillet, 25.000. La Truyère cotait aux mêmes dates, 835, 9.300, 5.700. Lens, 70, 2.000, 1.400, Péchiney, 1.580, 7.800, 4.900, Poliet et Chausson, 280, 5.700, 4.800.

Malgré la baisse, l'indice des cours était encore à Paris au début de juillet de 3,7 par rapport au mois d'août 1939. Comme l'indice du coût de la vie est de 3 environ pour les mêmes dates, l'avance de la Bourse n'est plus considérable. Car n'oublions pas que les paiements extérieurs de 1943 s'élèveront à 260 milliards contre 160 en 1942 et qu'il faudra bien, un jour, réviser les salaires.

Le *Journal Officiel* a publié, en juillet, la situation du Trésor pour le premier trimestre de 1943. Le *Journal des Débats* la résume de la façon suivante :

DEPENSES

	Premier trimestre 1943	Premier trimestre 1942
Budgétaires	36.146	36.143
Frais d'occupation	52.133	31.848
Clearing franco-allemand	10.000	7.000

Avances du Trésor	......	2.865
Divers	2.935	1.670
	101.214	79.526

RECETTES

Budgétaires	28.615	21.445
Avances du Trésor	2.515	......
Emprunts	26.387	30.110
Opérations avec correspondants	20.915	12.900
Avances de la Banque de France	22.674	14.284
Prélèvements sur encaisses	106	787
	101.212	79.526

Ces quelques chiffres méritent plusieurs observations.

L'accroissement des dépenses est sérieux puisqu'il est de (101.214 — 79.526 =) 21.688, soit 27 % par rapport à 1942. Cet accroissement est imputable pour une large part aux frais d'occupation et au clearing franco-allemand puisque ces deux postes ont augmenté, le premier de (52.133 — 31.848 =) 20.285 et le second de (10.000 — 7.000 =) 3.000 soit au total (20.285 + 3.000 =) 23.285. Si la guerre devait durer longtemps et cette augmentation continuer à la même cadence, nul doute que la Bourse ne se retrouverait bientôt à la hausse. Par contre, les dépenses budgétaires sont restées constantes et ne constituent, en 1943, que 40 % des dépenses totales.

Les recettes budgétaires ont augmenté de (28.615 — 21.445 =) 7.170, les avances de la Banque de France de (22.674 — 14.284 =) 8.390 ; et l'emprunt de (47.302 — 43.010 =) 4.292 car le poste « emprunts » et le poste « opérations avec correspondants » peuvent être confondus. Ces trois augmentations (7.170 + 8.390 + 4.292 =) 19.852 ont couvert la plus grosse part de l'augmentation des dépenses.

Le *Journal Officiel* a publié également, en juillet, le rendement total des impôts pour les cinq premiers mois de l'année. Celui-ci s'établit à 45.659 millions contre 53.434 pour la période

correspondante de 1942 soit une augmentation de 10.225 millions. La moyenne mensuelle est donc de (45.659 : 5 =) 9.131 millions. Le rendement annuel serait alors de 109.572. Rappelons que les prévisions budgétaires primitives étaient de 102 environ ; mais diverses lois sont venues grossir ce chiffre.

Une nouvelle convention, la dix-neuvième depuis l'armistice, élève de 261 à 291 milliards le montant des avances que la Banque de France est autorisée à consentir à l'Etat pour faire face aux frais d'occupation. Le bilan du 24 juin touchait presque l'ancien plafond de 261 milliards.

Par décret en date du 24 juillet (*J. O.* 25 juillet), le ministre des Finances était autorisé à procéder à l'émission d'obligations du Trésor. Ces obligations étaient au taux de 3,5 % ; leur prix était fixé à 98 fr. 50. L'émission portait sur un montant de 10 milliards.

Une loi du 3 juillet (*J. O.* du 4 juillet) donne au Trésor les moyens de percevoir l'impôt sur les opérations clandestines. Jusqu'ici, en effet, les auteurs de tels agissements pouvaient bien être poursuivis, condamnés à la prison ou à l'amende mais le fisc ne pouvait rien percevoir sur les bénéfices illicites, ainsi réalisés. Désormais, il n'en sera plus ainsi.

A cet effet, la nouvelle loi institue dans chaque région administrative une « commission d'enquête et de taxation » chargée d'imposer d'office ceux qui lui seront déférés. Pour motiver une citation devant la commission, il suffira soit d'un jugement de condamnation, soit d'une ordonnance de renvoi devant un tribunal, soit d'un procès-verbal, soit d'une transaction fiscale, soit d'une reconnaissance écrite d'infraction portant sur le marché noir, le contrôle des prix, l'exportation des capitaux, les opérations de change, le commerce de l'or et même certaines opérations illicites.

La commission jouit des pouvoirs les plus étendus ; il ne pourra être fait appel que devant le ministre. Espérons que les commissaires jugeront avec bon sens. Il ne s'agit pas seulement de taxer l'opération incriminée mais de juger toute la fortune du « cité », de lui en demander l'origine et de la lui faire justifier. Il appartient aux inculpés de prouver leur innocence et non à la commission de prouver la ou les infractions. Les commissaires jugent en pleine souveraineté et ne sont pas liés par le droit. Leur décision enfin n'est même pas susceptible d'un recours en

Conseil d'Etat pour excès de pouvoir. Or chacun sait très bien qu'une multitude de lois, excellentes en principe, sont très souvent inapplicables sous peine de faillite pour le patron ou d'injustice pour l'ouvrier.

Famille.

Les préoccupations familiales du Gouvernement se sont concentrées au cours de ces trois derniers mois, mai-juillet, autour des foyers démembrés par les départs en Allemagne. Par la loi du 17 mai (J. O. 19 mai 1943) les familles dont le soutien est parti travailler Outre-Rhin ont droit au même titre que les familles de prisonniers à la délégation familiale. On rappelle que la délégation familiale est une allocation journalière variant, suivant les agglomérations, de 10 à 17 francs, à laquelle s'ajoutent des majorations pour enfants de 7 à 12 francs pour le premier enfant, et de 13 à 20 francs pour le quatrième.

Ces mêmes familles ont droit aux soins médicaux gratuits à domicile ou chez le praticien (médecin, dentiste), depuis le 1er juillet 1943. Il suffira à ces familles de se pourvoir d'une feuille spéciale à leur caisse d'assurances.

Signalons qu'une loi du 6 juillet (*J. O.* 11 juillet 1943) vient de donner une extension inattendue à l'allocation de salaire unique. On le sait, cette allocation avait été instituée au profit des familles salariées ne bénéficiant que d'un seul revenu professionnel, provenant soit de l'activité du père, de la mère ou de l'un des ascendants, et en faveur des seuls enfants légitimes ou légitimés. Or la dite loi, tout en étendant l'allocation aux familles dont le revenu professionnel est procuré par un frère ou une sœur, un oncle ou une tante — ce qui est fort bien — entend désormais en faire bénéficier les enfants naturels à charge de la mère... Nous comprenons bien qu'il y ait des secours à instituer pour les filles-mères, surtout lorsqu'elles ont été abandonnées. Mais de grâce qu'on n'identifie plus ces sortes de secours, avec des allocations de nature aussi familiale que l'allocation de salaire unique aux veuves ou aux mères de famille vraiment méritantes. Veut-on favoriser la famille légitime, ou simplement retomber dans l'ornière d'un individualisme ? Telle n'avait pas été ces derniers temps l'orientation de la jurisprudence, et en particulier de l'arrêt de la cour de cassation du 15 mai 1942...

Les familles des soldats « morts pour la France », soit au cours de la guerre 1939-40 soit au cours de celle de 1914-18, sont autorisées à bénéficier chaque année d'un voyage gratuit en 2e classe pour se rendre sur la tombe de leur défunt. Les démarches à cette fin sont à entreprendre auprès de la préfecture, section des Anciens Combattants.

L'effort fourni cette année par le Secours National en vue de procurer des vacances saines et réconfortantes aux enfants de nos villes, cet effort dépasse toutes les prévisions. Le nombre d'enfants participant à une colonie était en 1937 pour toute la France de 200.000. Il est monté à 1 million en 1942, et ce chiffre sera vraisemblablement dépassé en 1943. Néanmoins il est regrettable qu'on soit obligé de séparer l'enfant de ses parents pour assurer sa santé... Aussi des mouvements familiaux ont-ils préconisé l'ouverture, là où la chose serait possible, de centres familiaux de vacances (Cf. *Monde Ouvrier*, 26 juin et 10 juillet 1943). La Ligue de la Mère au Foyer a réalisé la chose, en créant cinq maisons familiales de vacances pour les mères ayant 2 enfants à charge ou attendant un bébé.

On attend toujours les décrets d'application de la loi Gounot sur les Associations Familiales semi-publiques. L'effort des divers mouvements familiaux privés se poursuit néanmoins. Le Mouvement Familial Rural gagne de plus en plus dans les campagnes, grâce à son remarquable organe de diffusion et de propagande « Foyer Rural » (7, rue de la Platière, Lyon). C'est vraiment l. journal éducatif par excellence des familles paysannes. L'expérience prouve que c'est par sa lecture que petit à petit se fait jour, dans une campagne même reculée, l'idée de constituer une association familiale (1). Le Mouvement Populaire des Familles de son côté, poursuit son œuvre éducatrice des Familles Ouvrières en appelant l'attention sur le problème des salaires. A noter une remarquable série d'articles signés M. Neuville. Enfin le journal « Familles de France », qui jusqu'au mois de juin dernier portait en sous-titre : « Organe officiel mensuel de la Fédération des Associations des Familles Nombreuses », vient d'adopter, en perdant ce sous-titre, un format plus grand et une parution bi-mensuelle qui témoigne de son désir de devenir à son tour un organe plus

(1) Voir l'intéressante expérience de Loisy sur Marne citée par « la Croix » du 29 juin 1943.

accessible et moins technique d'éducation familiale. Sans perdre de vue les intérêts particuliers des Familles Nombreuses, il entend désormais s'intéresser plus activement aux problèmes spécifiques des Jeunes Foyers. D'allure plus vivante et plus jeune, il recourt au referendum et par ce moyen espère faire œuvre plus formatrice. A en juger par sa rédaction et le genre adopté, il s'adresse principalement aux familles bourgeoises et citadines (1). On est néanmoins heureux d'y trouver, sous la plume de M. David, un article sur Famille et Corporation Paysanne, article qui permet à nos Familles bourgeoises de découvrir les problèmes Familiaux qui se posent à côté d'elles en d'autres milieux sociaux. Souhaitons qu'une pareille information s'étende en vue d'une compréhension toujours meilleure des Familles françaises à l'intérieur de la Communauté nationale.

(1) « Familles de France » Administration, 5, rue Jussieu, Lyon.

REVUE DES LIVRES

J. PALIARD, A. FOREST, G. THIBON. — **Saint Jean de la Croix et la pensée contemporaine** — Les Editions du Carmel, Tarascon 66 pages.

Cette brochure, pauvrement éditée, est riche d'une substance spirituelle qui suppose, d'ailleurs, pour être pleinement assimilée, une certaine culture philosophique. Elle réunit trois conférences qui ont été prononcées à l'occasion du quatrième centenaire du grand mystique espagnol.

En des formules pénétrantes et denses — parfois jusqu'à l'obscurité — J. Paliard, professeur de philosophie à la Faculté des Lettres d'Aix, analyse « l'âme de saint Jean de la Croix » : une âme qui a trouvé Dieu et qui, par charité, nous livre le témoignage de son expérience ardente « à travers la froideur d'une réflexion sur le cheminement de la vie contemplative ». Le résumé de cette science, le noyau de ce témoignage, c'est que l'âme, pour rejoindre le Dieu vivant, doit s'identifier au mouvement de l'espérance, parce que Dieu est toujours situé dans un *au-delà :* au-delà de la technique spirituelle ; au-delà des épisodes de l'ordre phénoménal, tristesse et joie, sécheresse et ferveur sensibles, où s'attarde une psychologie religieuse plus attentive aux événements intérieurs qu'à leur signification spirituelle ; au-delà des certitudes humaines, de l'ascèse et de l'effort volontaire ; au-delà même du donné traditionnel de la théologie, « dans la densité d'une clarté affranchie des distinctions et des dispersions humaines », dans « une plénitude surhumaine affirmée sous la lettre humaine et précise de la vérité révélée, plénitude » de *l'union transformante.*

A. Forest, professeur de Philosophie à la Faculté des Lettres de Montpellier, s'efforce magistralement de dégager la portée de la doctrine sanjuaniste « devant la pensée ou mieux la *recherche* contemporaine ». Celle-ci, en ses représentants les plus caractéristiques (Lachelier, Bergson, Lavelle, Le Senne, Marcel...) renonce de plus en plus à être une construction dialectique de la réalité pour se faire « contemplative » : « au terme de ses démarches elle se propose surtout de manifester une *présence* qui révèle la signification de l'être », d'atteindre ce « moment heureux où la valeur et l'être coïncident ». Cet approfondissement réflexif la prépare à bien entendre la doctrine de saint Jean de la Croix sur les rapports de la connaissance et de l'amour, sur la connaissance amoureuse, cette « lumière qui est l'union d'amour » suivant une formule magnifique du Docteur Mystique.

Gustave Thibon montre en Jean de la Croix « le grand médecin de l'idolâtrie », en sa doctrine de Dieu ou Rien « l'antidote des maux les plus saillants de l'âme moderne » : activisme orgueilleux et lâche passivité ; mobilité qui transforme Dieu en « l'homme du jour » et les questions éternelles en « problèmes d'actualité » ; narcissisme de la vie intérieure ; mensonge intérieur par quoi « l'homme... se croit quitte envers une vertu ou un idéal quand il en a rêvé ou parlé ». Tous ces maux, Thibon les analyse avec la lucidité impitoyable qu'on lui connaît, avec même une âpreté, sinon une amertume qu'on ne trouve pas dans les pages les plus dures du mystique espagnol. Mais, est-il possible d'être vrai sans être amer — à moins d'être un saint ? C'est avec joie, en tout cas, qu'on retrouve aux dernières lignes de son exposé la sereine clarté évangélique. « A cette heure où le conflit des idoles embrase le monde, où l'enfer — suivant le mot de Péguy — redéborde sur la terre, Jean nous apporte le secret divin qui fait contrepoids à l'épreuve :

« De tous les temps, le Seigneur a découvert aux hommes les trésors de sa sagesse et de son esprit, mais maintenant que le mal fait mieux voir son visage, Il les découvre bien davantage.

« Ce trésor éternel, cette source intarissable, il dépend de nous de les trouver. « *Tout le monde peut aimer* », disait le Christ à la Bienheureuse Angèle de Foligno. »

Jean BERNARD.

Charles JOURNET. — **L'Eglise du Verbe Incarné** — I : La hiérarchie apostolique. Desclée de Brouwer, Paris, 1941. XVIII-734 pages.

Voilà un bien gros livre. Et il n'est que le premier d'une série de quatre qui constitueront un véritable traité dogmatique *de Ecclesia*.

Sa méthode, on nous l'indique : une théologie spéculative qui, par conséquent, ne prend pas son point de départ explicite dans l'inventaire et l'analyse des textes scripturaires, patristiques ou conciliaires, mais qui d'emblée nous propose une synthèse construite. Malgré le recours aux travaux des théologiens les plus réputés, une telle synthèse n'aura pas la solidité des traités classiques faisant une large part à la positive. On restera peut-être étonné de la place infime qui y est tenue, matériellement s'entend, par le concile du Vatican.

Le cadre et le vocabulaire en sont résolument scolastiques. Il s'agit « d'expliquer l'Eglise par les quatre causes dont elle résulte, la cause efficiente, les causes matérielle et formelle, la cause finale. » Ce premier volume « traite de la cause efficiente immédiate produisant l'Eglise dans ce monde, c'est-à-dire du pouvoir sacramentel et du pouvoir juridictionnel, qui par leur union constituent la hiérarchie apostolique ». Scolastiques aussi sont les principales références : tout d'abord saint Thomas d'Aquin qui est suivi de très près, puis

Cajetan, Jean de saint Thomas. N'oublions pas les œuvres de M. Maritain dont les copieux extraits emplissent des pages et des pages.

C'est assez dire que ce livre ne vise pas le grand public. Par la richesse de son contenu il s'imposera aux professeurs de dogmatique auxquels il fournira pour leur cours, avec une matière à discussions, une abondante mine de développements. Ainsi nous avons été vivement intéressés par une étude, couvrant 150 pages, du régime médiéval, de la condition qu'il faisait aux juifs et aux hérétiques, du pouvoir coercitif de l'Eglise en ce régime avec l'Inquisition, la peine de mort et la torture. De même quelques pages sur la doctrine de la guerre sainte et de la croisade, d'autres sur la cité pontificale, enfin divers excursus historiques.

On ne s'attend pas à ce que nous puissions donner ici une analyse, encore moins une discussion des thèmes principaux d'un ouvrage aussi monumental. Quelques remarques cependant nous seront permises.

M. Journet est métaphysicien : il parle toujours *formalissime.* L'étudiant théologien s'égarerait à l'interpréter matériellement, concrètement. Ainsi cette hiérarchie qui est la cause efficiente, le principe générateur si l'on veut de l'Eglise (selon le thème fondamental de l'ouvrage) n'est pas tant le corps hiérarchique concret, constitué par le Pape et les évêques, qu'un ensemble de pouvoirs, pouvoirs qui reposent évidemment en des hommes, mais dont ces hommes ne sont que le support matériel. De même l'auteur nous avertit que l'Eglise dont il parle n'est pas tant l'assemblée des fidèles, justes ou pécheurs, que « la portion de leur être par laquelle ils adhèrent à l'Eglise, « c'est-à-dire les caractères sacramentels et les vertus théologales. C'est ainsi que l'église est formellement une, sainte, catholique, apostolique. Cette manière d'envisager les choses peut dérouter certains esprits. De plus les *distinguo* qui en résultent, très fondés certes, peuvent paraître introduire dans le réel des divisions factices. Le refus d'attribuer à l'Eglise les péchés de ses membres, fussent-ils papes ou évêques, ce refus qui exprime si bien la loi et l'idéal de sainteté de cette Eglise, semblera, je le crains, à plus d'un moderne, une trop facile apologétique.

Oserons-nous élever une légère critique contre l'emploi massif des divisions et subdivisions ? Dresser un tableau synoptique (par ex. p. 76) où la juridiction est divisée en extraordinaire et permanente, en pouvoir déclaratif et canonique, spéculatif et pratique, magistériel et disciplinaire, et d'autres... ne nous paraît pas toujours apporter un supplément de clarté. L'auteur n'en est pas dupe, puisqu'il nous dit lui-même que ces divisions « se recouvrent partiellement les unes les autres ». Mais le lecteur peu attentif qui lira à la table des matières : « Quatrième division de la juridiction permanente : juridiction particulière et juridiction universelle » en sera peut-être rebuté et ce serait dommage.

Il est vrai que ce beau livre (l'épithète est méritée) n'est pas pour es lecteurs inattentifs.

Emile DELAYE.

Hans VON BALTHASAR. — **Présence et pensée** — Essai sur la philosophie réligieuse de Grégoire de Nysse. Beauchesne, Paris, 1942. XXVI-154 pages.

Grégoire de Nysse nous offre l'exemple d'un penseur qui a réussi 'accord entre sa culture, culture hellénique, et sa foi. Par là il peut ervir de modèle aux penseurs chrétiens de tous les temps qui devront nettre leur culture, toujours nouvelle, en accord avec cette même foi. Le P. von Balthasar nous présente donc quelques thèmes centraux de cette philosophie religieuse ; il le fait avec la maîtrise d'un homme qui a beaucoup étudié les œuvres de Grégoire ainsi que les travaux modernes relatifs à leur exégèse.

Une telle synthèse est impossible à analyser. Pour en donner au moins quelque idée signalons qu'elle se forme autour des thèmes suivants : Tout d'abord le désir et le devenir qui en toute créature marquent sa distension d'avec l'Un. Puis l'image divine déposée dans l'esprit et qui semble permettre un retour à Dieu, une participation et une ébauche d'union par rentrée en soi-même. Enfin l'initiative de l'Amour qui par l'Incarnation et l'Eglise touche le fond de l'âme, fait que cette rentrée en soi puisse être une sortie en Dieu s'achevant dans la résurrection.

Le P. von Balthasar termine par quelques remarques méthodologiques qui justifient le titre de *Présence et Pensée* donnée à cette plaquette. La valeur de ce travail, quoique très dur à lire (ce n'est pas la faute de l'auteur, mais du sujet) nous fait vivement désirer les travaux analogues annoncés sur Origène et Maxime le Confesseur.

Emile DELAYE.

Charles JOURNET. — **Connaissance et Inconnaissance de Dieu** — Librairie de l'Université, Fribourg, 1943. 172 pages. Prix : 5 fr. suisses.

L'auteur étudie les quatre modes de connaissance de Dieu par la raison naturelle, la foi, l'expérience mystique et la claire vision. Tout théologien qui a gardé souvenir du *De Deo Uno* reçu au séminaire y retrouvera la doctrine classique bien que la matière soit plus librement traitée : avec des références au Bouddhisme, à l'Islamisme ou au Judaïsme, et avec une heureuse utilisation des textes les plus savoureux de l'Ecriture. Le profane néanmoins restera déconcerté par le langage ésotérique et, par exemple, saisira mal peut-être la différence entre l'analogie métaphorique des notions qui signifient des perfections

mixtes et l'analogie de proportionnalité propre des perfections pures ou bien encore la différence entre la connaissance matutinale et la connaissance vespertinale des élus.

Pour le fond nous ferions quelques réserves de détail. M. Journe semble avoir de Dieu une idée où le primat du statique est excessif on n'y voit pas assez la vie, la volonté, la liberté surtout, non pa seulement dans les opérations *ad extra,* mais comme attribut essentie de l'Esprit. Nous présenter Dieu comme la réalisation infinie du prin cipe d'identité n'est pas en donner une idée très riche. De plus l'au teur semble réaliser peu l'inadéquation du concept statique au dyna misme de la pensée, ce qui le conduit à attribuer au concept clair un contenu que beaucoup lui refusent quand on néglige une certaine intuition qui l'auréole. La critique qu'il fait de Bergson en négligean précisément cette intuition semble peu concluante malgré l'autorité de M. J. Maritain dont il se couvre à maintes reprises.

Notre critique, du reste, vise moins des thèses qu'une orientation d'esprit, la tendance d'un esprit à notre gré scolastique à l'excès

Emile DELAYE.

Charles CAUDRON. — **La Législation ouvrière au service des Travailleurs** — Les Editions ouvrières, Paris, 272 pages.

L'auteur a divisé son livre en quatre parties : la première es une petite introduction à l'étude du Droit ; la seconde une introduction à l'action juridique, la troisième un petit répertoire analytique sur les principales questions de législation ouvrière ; la quatrième un recueil des principaux textes du Code du Travail et des lois ouvrières. Dans une conclusion enfin, l'auteur juge le Code et la Charte du Travail, souligne les orientations actuelles de la législation ouvrière formule quelques vœux. Comme on le voit, le plan est vaste. Le mérite de l'ouvrage toutefois n'est pas là ; il réside au contraire, dans la manière, simple, claire, directe, dont toutes ces notions juridiques son exposées et expliquées. Evidemment pareil ouvrage n'est pas pou des juristes, d'ailleurs il na pas été écrit pour eux, mais tout militan ouvrier, toute assistante sociale, toute surintendante auront profit à le connaître, à le mettre en pratique et à le garder sous la main.

André DESQUEYRAT.

Les Editions Ouvrières, 12, avenue Sœur-Rosalie, Paris.

Nous avons, à l'occasion, signalé l'une ou l'autre des publication éditées par la Centrale de la Jeunesse Ouvrière Chrétienne. Mais il con vient de rassembler, dans une commune recension un certain nombr de livres et brochures parus depuis 1941.

Formation religieuse. — En deux éditions (celle du Maître et celle u jociste (6 fr.) utilisant la méthode éducative des « centres d'inté- êt », voici un excellent questionnaire catéchétique « *Devenir des ommes* » : c'est concret, vivant, pratique... Dans un livre de 224 pages 30 fr.) M. l'abbé Godin condense tout ce qui concerne les « *Retraites t récollections* », organisation, méthode, type divers (54 pages), et ne suite imposante (160 pages) de questionnaires, de plans d'instruc- on, d'exposés dynamiques. C'est adapté aux jeunes travailleurs des eux sexes ; mais combien d'autres y trouveraient doctrine et récon- ort !

Série « *A la découverte de ...* » : volumes de densités et de prix ariés, avec illustrations (bois, gravures au trait...) pour favoriser la culture » des Jeunes, les renseigner, mettre au point devant eux et our eux quelques problèmes techniques ou moraux. Par M. Bousquié : *Notre civilisation* » (16 fr. 50, 176 p.) : L'antiquité (Chine, Grèce, Rome) et la France ; par A. Marti : « *Quelques gloires françaises* » 18 fr., 205 pages) récits alertes empruntés à la vie de nos grands ommes ; par le même : « *Quelques ouvriers célèbres* » (13 fr., 96 p.) — nitiation à l'*Orientation professionnelle* par M. L. Mounier (directeur e la collection, 16 fr. 50, 108 p.), à la lutte contre *La Tuberculose,* ar le Dr Trémolières (15 fr., 104 p.), à *L'Art populaire* (30 fr., 176 p., vec reproductions en couleur par M. Deleau (Chez nous, Nos Maisons, Nos Villes, Les Cathédrales, La nature). — Une plaquette de J. Paulo 7 fr.) est consacrée aux *Travaux Manuels à la Maison* (installations, ours de mains, électricité, bicyclette). Tous ces petits livres sont gréablement présentés, avec couvertures en couleur, illustrées d'une hoto ou d'un dessin.

Chants. — Les chansons des divers métiers (25 fr.) par R. Del- inne ; chansons harmonisées pour deux et trois voix égales (avec le bien jolis dessins) ; Vieilles chansons de jadis (64 p., 18 fr.) ; *Noël, chantons Noël* » (un joli livre de 151 Noëls français avec 153 nciennes gravures sur bois (sans indication de prix). Ces trois der- iers recueils sont de Paul Arma.

Signalons enfin deux plaquettes : *Messe de mariage* (24 p.) et *eune travailleur, à ton service* (indications utiles pour ceux qui vont ravailler en Allemagne, 52 p.).

Michel GORY.

François SECRÉTAIN. — **Le Problème de la population** — Presses Universitaires de France, Paris, 1942. 280 pages. Prix : 50 fr.

M. Secrétain étudie dans ce livre un problème démographique bien délimité : il s'agit des mesures prises en Allemagne, en Italie et au apon pour faire face à la « pression démographique » que connais- ent ces pays. L'auteur analyse longuement, à l'aide de statistiques t de documents de première main les solutions adoptées : accroisse-

ment de rendement agricole, équipement industriel en vue de fair
vivre la population. On le suit avec l'intérêt que mérite un sujet auss
important.

Une chose nous paraît manquer à cette calme étude, c'est la plac
tenue dans les politiques démographiques relatées par la volonté d
puissance. M. Secrétain la mentionne assurément, mais elle a joué u
rôle si fort que toutes les données du problème en ont été changée

La question démographique ne se pose pas pour la France dan
les mêmes termes que pour les trois pays en question. Mais il fau
que les Français s'intéressent aux problèmes de population, qu'ils sa
chent ce qui se fait ailleurs, et qu'ils comprennent pourquoi, en dehor
même de toute volonté de puissance, une politique démographiqu
s'impose à un gouvernement pour maintenir l'équilibre social, écono
mique, moral du pays.

Le livre de M. Secrétain apporte sur ce sujet une solide contri
bution à un dossier encore bien maigre dans notre pays.

Claude BIED-CHARRETON.

G. BERTIER, Mlle G. DUHAMELET, J. JAOUEN, Dr LEGRAND, LAMBLING, D
LEVESQUE, Dr LHERMITTE, VÉRINE. — **Les devoirs présents de
éducateurs** — Editions sociales françaises, 31, rue Guyot, Paris
17e, 1943. 90 pages.

Pour aider les familles à faire face à leur difficile devoir d'éduca
teur, le service social des caisses de compensation des allocation
familiales a demandé à des collaborateurs particulièrement au fai
des besoins des jeunes de fixer les points délicats qui s'imposen
aujourd'hui à l'attention des parents.

Il est proposé aux éducateurs de créer et de maintenir un clima
familial et d'aider les enfants à prendre conscience des valeurs propre
ment françaises, d'éveiller à tous prix un idéal qui appelle et nourriss
l'effort quotidien, de faire pratiquer dès le jeune âge l'entr'aide e
de développer l'esprit de service social.

De pertinentes réflexions sur le rôle du sommeil et de l'activit
physique, une remarquable étude sur les améliorations que les famille
peuvent et doivent apporter au régime actuel des restrictions, complè
tent ce petit traité d'éducation 1943.

Pierre FAURE.

Alfred-Félix VAUCHER. — **Le P. Manuel de Lacunza y Diaz** (1731
1801), de la Société de Jésus, auteur de **La Venue du Messie e
gloire et majesté** — Collonges-sous-Salève (Haute-Savoie), Im
primerie Fides. 239 pages.

Né au Chili, le P. Lacunza entra dans la Compagnie de Jésus e
1747. Chassé du pays avec les autres Jésuites des possessions espa

gnoles, il se réfugia en Italie, où le trouva le décret pontifical qui supprimait son Ordre dans le monde entier. A sa mort, l'ancien religieux laissait dans ses papiers un ouvrage de théologie et d'exégèse, où il reprenait à son compte les anciennes rêveries millénaristes. Un inconnu le publia en Espagne, vers 1810, sous le pseudonyme de Ben-Ezra. M. Vaucher s'est efforcé de suivre à travers le monde les destinées et l'influence de ce livre. Il a dépensé pour cela une somme incroyable d'érudition. On se demande vraiment si cette pauvre élucubration en valait bien la peine. En tout cas, grâce à cette étude exhaustive, nous connaissons maintenant toutes les éditions du livre et toutes ses traductions ; nous savons aussi qu'il a joui d'une grande vogue, au XIX[e] siècle, en Europe comme en Amérique. Des catholiques l'ont exploité, mais aussi des jansénistes ; des protestants et des adventistes. Croirait-on, par exemple, qu'en 1934 il a été partiellement traduit et publié par un protestant français, le pasteur Antomarchi !

A la fin de son travail gigantesque, M. Vaucher se plaint de « l'oubli volontaire » dans lequel on s'est efforcé d'ensevelir le P. Lacunza. Nous comprenons cette réaction d'un érudit qui a remué ciel et terre pour suivre les traces de son héros. Il nous paraît néanmoins que ces divagations millénaristes ne méritent pas autre chose que le silence et l'oubli. Elles ne pourraient que désorienter les âmes dans les temps troublés que nous traversons.

Joseph LECLER.

Denys GORCE. — **Introduction à Newman** — Desclée de Brouwer, Paris. LV-340 pages.

Le titre de cet ouvrage, par son simple énoncé, pourrait prêter à malentendu : il n'y s'agit pas de quelque pénétrante analyse de l'œuvre de Newman, mâchant pour ainsi dire la besogne à qui voudrait pousser avant dans la connaissance de Newman : l'homme et l'œuvre. Ceci a déjà été fait, fort bien fait, en tout dernier lieu par exemple par M. l'abbé Nédoncelle en tête de son édition française de l'*Apologia pro mea vita.* M. Gorce ne le refait pas ; son « introduction » personnelle à l'*Introduction à Newman* n'est qu'une biographie assez sommaire de son auteur. Mais il charge Newman lui-même de s'en acquitter : pour ce, il nous présente, en larges extraits et les plus significatifs, un choix de ses lettres, de ses poésies, de ses sermons, de ses œuvres philosophiques, théologiques et littéraires, le tout en ordre chronologique, afin de mieux faire saisir la continuité de vie profonde, en simple épanouissement graduel au flux des événements, de ce subtil esprit et de ce cœur vibrant. C'est en parallèle, sur un autre plan, la pensée même qui présida, chez Newman, à l'élaboration du « *Développement de la doctrine chrétienne* ».

On saura donc gré à M. Gorce d'avoir pour sa part contribué à maintenir le contact de notre génération avec ce grand converti :

son âme, si libre à la fois et si fidèle aux touches intérieures de l'Esprit, doit rester, en nos temps durs, proche de nous.

L'auteur ne dit pas s'il est lui-même le traducteur de ces pages ou à qui, éventuellement, il en aurait emprunté la traduction. Il ne semble pas que soit indiquée l'édition à qui se réfère la pagination des extraits.

Louis BARDE.

Chanoine V. LEROQUAIS. — **Supplément aux Livres d'Heures**, manuscrit de la Bibliothèque Nationale — Protat, Mâcon, 1943. 73 pages, avec 40 planches.

M. Leroquais avait publié en 1929 la description des 313 *Livres d'Heures manuscrits de la Bibliothèque Nationale* en trois volumes. Depuis la Bibliothèque Nationale en a acquis vingt-deux nouveaux, dont quelques-uns très remarquables. Ils font l'objet de ce volume de supplément. Ces Livres sont surtout remarquables par leur illustration, soit cent trente-huit miniatures, dont vingt-huit traitent des sujets nouveaux. C'est un appoint précieux. La description des manuscrits est faite avec le même soin que M. Leroquais a mis à ses précédents catalogues. Qu'un travail si parfait ait pu être exécuté et imprimé en ce temps dit assez le mérite de l'auteur et des imprimeurs.

Paul DONCŒUR.

Pierre MONTMAJOUR. — **Le Fils bien-aimé** (184 pages) — **La Jeune Fille des Lys** (128 pages) — Chez Louis Daumas, Pont-Authou, Eure.

Sous ces titres bien choisis et sur beau papier, voici deux « vies » : une vie de Notre-Seigneur (il n'y en aura jamais trop), et une vie de Jeanne d'Arc. C'est soigneusement composé, écrit de façon simple et vivante, à la portée de tous.

Michel GORY.

Chanoine G. BASSEVILLE, curé de Saint-Paterne à Orléans. — **L'Eglise catholique** — Lethielleux, Paris, 1943. 326 pages.

Curé de Saint-Paterne !... Pour nous, les anciens, ces simples mots évoquent tout un passé : nous revoyons le visage affable et lumineux de « l'abbé Gibier », nous croyant en maniant ce livre retrouver l'un de ceux où il rassembla, lui aussi, ses « instructions du dimanche aux hommes ». Je ne les ai pas sous la main et ne puis comparer. Mais ici on trouvera beaucoup de clarté, surtout beaucoup de substance dans un texte volontairement court ; une mise au point rapide et suffisamment nette du traité de l'Eglise : institution, enseignement,

gouvernement, vérité et divinité ; et quelques pages précieuses sur le Saint-Esprit.

Maurice RIGAUX.

Joseph CAILLAUX. — **Mes Mémoires** — T. II : *Mes audaces, Agadir* (1909-1912) — Plon, Paris. 260 pages avec 10 gravures. Prix : 48 fr.

Voici donc, suivant d'assez près le premier pour bénéficier d'une curiosité en éveil, le second volume des Mémoires de M. Joseph Caillaux. Issu de la même veine, soutenant le même dessein, il constitue, dans l'attente de ce qui doit paraître encore, la suite habile d'une brillante plaidoirie. N'ayant plus à défendre les jeux politiques assez mesquins de sa jeunesse débutante, le mémorialiste s'applique ici, dans le ton, la tenue polémique, la manœuvre des arguments et des documents, à traduire le sérieux d'un grand sujet — l'affaire d'Agadir — qu'il eut à traiter comme homme d'Etat, premier responsable. C'est de l'affaire d'Agadir qu'il est presque exclusivement question dans ce livre. L'on savait déjà, l'on saura mieux encore, après lecture, l'importance capitale de cette affaire, sa signification exceptionnelle dans l'histoire de nos relations extérieures, alors et ensuite ; pareillement, à côté de la grande histoire, sa signification révélatrice des idées personnelles de M. Caillaux en matière de politique européenne, de position française dans le conflit toujours pendant des puissances d'Occident. Le tome III à paraître ou le suivant, (avec le récit qui leur revient du fameux procès de 1920) ont déjà leur justification préparée dans ce tome II.

Nous n'avons pas à faire l'examen détaillé des faits relatés dans le volume actuel. Un premier chapitre est consacré à Briand et à sa politique d'apaisement : l'homme est dépeint sous des traits plutôt sympathiques, et si son essai d'apaisement à l'intérieur est, comme on pouvait s'y attendre, condamné, par contre est louée l'intention persévérante de sauver la paix. Il échoua, juge M. Caillaux, parce que homme d'une politique *immédiate,* c'est-à-dire *superficielle.*

A la fin de juin 1911, M. Caillaux a succédé à M. Monis comme chef du Gouvernement. Presque immédiatement (1er juillet) l'affaire d'Agadir lui tombe sur les bras... Emoi, remue-ménage de l'opinion, bouillonnement des « bellicistes », des « patriotes », tant à Berlin qu'à Paris. Fidèle à lui-même, le nouveau Président est résolu à garder à l'Europe la paix, fallût-il, de notre part, des sacrifices, en l'état surtout de notre impréparation militaire avouée. En fait donc, il prend de lui-même la direction des négociations, tant par voie officielle que par voie privée et toute personnelle (ainsi que le fait Guillaume II de son côté) : « J'avais jaugé la situation. J'avais mesuré mon devoir. Je

n'ignorais pas, je n'ai jamais ignoré ce qu'il m'en coûterait de le remplir » (p. 175). Le traité du 4 novembre 1911 sortit de là. Il nous reconnaissait les mains libres au Maroc, au prix des concessions que l'on sait au Congo et sur lesquelles M. Caillaux a évité de s'étendre.

C'est tout particulièrement le chapitre V, avec ses trente pages, qui est consacré au récit, véritablement prenant, de ces négociations, avec leurs dessous peu ou mal connus jusqu'à présent. Liaisons, rapprochements avec l'histoire la plus contemporaine s'y suggèrent d'eux-mêmes. De ce chef seul on conçoit l'intérêt du volume. D'ailleurs, entrain du style, vivacité de l'expression, clarté étudiée de l'exposé, assaisonné de quelque impertinence, en agrémentent la lecture. De ci, de là, des portraits brillamment enlevés, nets de ligne, sans empâtement, portraits d'adversaires politiques, d'amis, de diplomates ses partenaires : le Président qui volontiers y décharge son humeur d'où toute rancune n'est pas absente, sait pourtant y reconnaître les vrais mérites et payer d'un hommage sincère la fidélité à sa personne et l'accord avec ses idées.

Louis BARDE.

Albert CHAMPDOR. — **Tamerlan** — Paris, Payot, 1942. 246 pages. Prix : 36 francs.

L'attrait des civilisations orientales a déjà inspiré à M. Champdor deux beaux essais sur Palmyre et sur la Syrie. Il évoque avec talent, dans ce nouveau livre, l'une des figures les plus étonnantes du monde asiatique. Tamerlan est le nom occidentalisé de Timour-Leng, simple seigneur de Transoxiane, qui entreprit, à la fin du XIVe siècle, de renouveler en Asie et jusqu'en Europe les exploits du fameux Gengis-Khan. Il y réussit en partie, puisqu'à sa mort, en 1405, il rêvait de conquérir la Chine, après avoir étendu sa domination du nord de l'Inde aux rives de la mer Noire et de la mer Egée. Il parut d'autant plus terrible au monde chrétien qu'il s'était rallié à l'Islam et rêvait, comme le dit M. René Grousset, d'être le Gengis-Khan musulman. On lira dans la solide et attrayante biographie, que lui a consacrée M. Champdor, le récit de ses conquêtes en Perse et en Mésopotamie, aux Indes et en Asie Mineure. L'historien n'a pas eu la tentation de romancer son sujet. L'aventure de Tamerlan est par elle-même assez haute en couleur pour n'avoir pas besoin des artifices de l'imagination. Deux traits en effet caractérisent sa politique conquérante : une ostentation simultanée de cruautés inouïes et de mesures protectrices à l'égard des artistes et des savants. L'homme qui fit édifier sur les ruines de Bagdad, en 1401, 120 pyramides avec les 90.000 têtes de ses victimes est le même qui fit servir des rentes aux poètes et aux savants de la ville pour qu'ils puissent continuer en d'autres lieux leurs travaux littéraires et scientifiques. Que cette coexistence de barbarie et

de la culture intellectuelle soit tout à fait vraisemblable, notre époque est là pour en témoigner.

Joseph LECLER.

R. CARDINNE-PETIT. — **Les Soirées du Continental.** Ce que j'ai vu à la Censure 1939-40 — Paris, Jean-Renard, 1943. 266 pages. Prix : 40 francs.

Parmi les innombrables témoignages sur les causes de notre défaite, celui de M. Cardinne-Petit méritait d'être écrit. On pourra discuter sur l'opportunité de sa publication, mais on ne peut nier son intérêt pour les futurs chroniqueurs. Dans une guerre totale l'information est une arme redoutable, qu'il faut préparer à l'avance et manier avec habileté. Or, à la veille du conflit, cette arme n'existait chez nous qu'à l'état embryonnaire, et jamais elle ne fut mise au point.

M. Cardinne-Petit nous conduit dans les coulisses de l'Hôtel Continental et nous dévoile l'incroyable « pagaïe » qui régnait à l'Information et à la Censure. On voudrait croire que l'auteur exagère. Hélas, par expérience personnelle, nous savons qu'il n'en est rien. C'était bien la maison à l'envers et cela en dépit d'excellents éléments s'efforçant d'introduire un peu d'ordre.

L'auteur veut être juste dans ses critiques. Nous ne sommes pas certains qu'il y soit toujours parvenu et plusieurs de ses vues sur la France de demain sont discutables. Mais dans l'ensemble, son témoignage mérite d'être retenu.

Joseph BRANDICOURT.

Paule LAVERGNE. — **Le Maître** — Gallimard, Paris, 1943. 255 pages.

Il s'agit de l'homme, maître dur et pourtant aimé. Le livre de Paule Lavergne est le souvenir évoqué d'une souffrance de solitude et de trahison, mais, si malheureuse qu'en soit l'héroïne Gilberte, « même si c'était à refaire elle recommencerait » car, dans cette souffrance entre la loi « inexorable » de l'amour. Le drame révèle en Gilberte une étonnante patience et de la profondeur, et en sa servante Nanon cette sagesse des vieilles gens que nous retrouvons dans l'œuvre en tant de fines remarques qui n'en sont pas le moindre attrait. Cette sérénité et cette sagesse au cœur des deux femmes soulignent l'égoïsme sensuel et la dureté qui dans le livre de Paule Lavergne sont peut-être trop exclusivement la part de l'homme. Quoi qu'il en soit de la thèse, on peut penser avec Gilberte que « ce n'est pas déchoir que se mettre au niveau d'une âme pour la remplir de joie et lui permettre de monter ne fût-ce que d'un petit échelon ». Un livre porteur de ce message mérite, nous semble-t-il, d'être lu.

A. AUBOYER TREUILLE.

Claude FRANCHET. — **Jean des Berquins** — Paris, Aubier, 1943. 254 pages.

L'auteur de *La Maison de Basine* continue à nous intéresser par ses études sur l'âme paysanne. Ce n'est pas seulement Jean Costat dit des Berquins, qui est le héros de ce nouveau roman, mais les principaux habitants de Saint-Usage, dans l'est de la France, y compris un curé bien sympathique. Malgré des déficits et mêmes de lourdes fautes ces villageois montrent une âme rude et fruste mais généralement droite et sincère ; quand elle s'est affinée par la foi, on la voit capable de beaux dévouement et de toutes les délicatesses de la charité.

Prévenons loyalement qu'il en coûtera un peu de découvrir ces héros. Par souci de la couleur locale, l'auteur prend habituellement le style de nos ruraux ; chacun sait s'il est prolixe, prodigue d'incidents et de retours en arrière. On aura donc un peu l'impression d'entrer dans un fourré où la sente embroussaillée hésite sur sa direction. Aux agréables surprises du maquis et à ses zigzags inattendus, le lecteur eût préféré souvent voir plus clair et marcher droit.

Jacques DE BELLAING.

Geneviève DUHAMELET. — **La Société de Marie-Auxiliatrice** — Collection « Les Grands Ordres monastiques et Instituts religieux », Bernard Grasset, éditeur, Paris, 1942. 308 pages. Prix : 23 fr. 40.

Présenté, comme tous les volumes de cette collection, par un témoin extérieur, ce livre nous présente lumineusement la personne de la fondatrice, la tragique histoire, les réalisations actuelles de la congrégation.

Congréganiste de la Sainte Vierge, puis affiliée au béguinage de Bon Secours, Sophie de Soubiran, pieuse, mortifiée, était surtout une obéissante. A la voir si douce et si calme, on n'eût pu se douter par quelles épreuves intérieures et extérieures elle passait. Elle devait elle-même comprendre et dire qu'elle avait eu tort de trop souvent conformer son jugement à celui des autres. Et ce tempérament trop soumis semble bien avoir contribué, Dieu le permettant, à rendre la fondation difficultueuse et tragiquement dure.

L'œuvre qu'elle se proposait d'accomplir était éminemment pratique et actuelle : soutenir les jeunes filles travailleuses de 14 à 25 ans dans les grandes villes, les soigner dans leurs maladies chroniques. Sa direction ignatienne, mêlée à ses regrets de vie carmélitaine irréalisée, ont pénétré la règle de la Société.

Avec talent, Geneviève Duhamelet nous fait connaître les détails de cette vie ; puis, à 50 ans de distance, les différentes fondations enfantées dans la douleur et par là même prospères.

Yves COMTE.

René HÉRON de VILLEFOSSE. — **Prés et bois parisiens** — Grasset, éditeur, Paris, 1942. 350 pages. Prix : 100 fr. Illustré de 24 hors-texte.

Beaucoup de petite histoire intéressante dans cet ouvrage d'un fervent ami de Paris, — le cinquième de sa plume sur notre capitale — dont le contentement est visible de s'offrir en cicérone érudit, très personnel, pour promener le lecteur au travers des « prés et bois parisiens ». Entendez par là les parcs et promenades illustres, d'origine royale ou princière ; les parcs, jardins et squares, fréquentés surtout du populaire ; les jardins privés de couvents et de particuliers et les deux grands Bois de l'Ouest et de l'Est : bref tout ce qui reste de la nature fruste ou cultivée que Paris grandissant a progressivement encerclé, rogné, enclos, transformé, peigné, ratissé... non sans saccage ni faute de goût, que l'auteur relève au passage. Mais là où il se complait surtout, c'est à faire lever, au hasard de la promenade, les menus faits, les souvenirs pittoresques, liés à la grande histoire, que ses savantes recherches ont par avance détectés un peu partout.

Vingt-quatre gravures, dont une douzaine reproduisent d'anciennes vues, illustrent agréablement ce beau volume.

Louis BARDE.

Maurice LEMAIGRE. — **Le chemin retrouvé. Mœurs villageoises et parisiennes** 1760-1942 — 175 p., aux Editions du Pigeonnier, Saint-Félicien, 1942.

C'est l'histoire d'un double « retour à la terre » : celui de Jacques Delmont, chef du contentieux d'une firme parisienne d'huiles industrielles qui se décide, quelques années après la grande guerre, à rentrer dans son village cantalien pour y faire valoir la propriété de sa famille et y ramène également le dernier héritier des Cardaillac, qui sont depuis deux siècles les fermiers des Delmont. C'est en même temps, comme l'indique le sous-titre, un tableau des mœurs parisiennes et des mœurs villageoises. On saura gré à l'auteur de n'avoir pas noirci inutilement le tableau de la capitale et surtout de n'avoir pas donné à son village auvergnat ces teintes idylliques qui rendent insupportables certains ouvrages d'après-guerre, animés d'ailleurs d'intentions excellentes. Au total, l'auteur nous en avertit lui-même, « c'est moins un roman qu'une suite de récits et d'études... dont le sujet central reste le titre donné à l'ensemble. Ce chemin qu'il eût fallu reprendre après la « Grande Guerre » afin de recueillir les fruits du Sacrifice, est sans doute celui du retour à la terre nourricière du corps, mais il est aussi, il doit être surtout le chemin du retour aux lois non moins naturelles et vitales, aux disciplines intellectuelles et morales sans lesquelles rien de fécond ni de durable ne saurait s'édifier ».

Jean BERNARD.

Manuel MURIAS. — **Brève histoire de la colonisation portugaise** — Editions Atica, rua das Chagas, 23 à 27, Lisboa. 157 pages.

L'activité colonisatrice des Portugais est intimement liée avec l'histoire intérieure de leur pays. Son rôle fut immense dans la découverte des terres nouvelles et la colonisation qui suivit. M. M. Murias montre bien comment le développement de ce peuple fier et indépendant, très différent de celui des provinces voisines, l'éloigna de l'Espagne et le porta à l'accomplissement de ce qu'il jugeait sa mission.

La nouveauté et l'intérêt de ce livre résident en la manière dont il explique l'expansion coloniale portugaise d'après les événements qui se déroulaient alors dans la métropole. Impossible en effet de comprendre l'évolution de celle-là sans connaître ceux-ci.

Malgré le style un peu convenu et monotone, effet peut-être de la traduction, ce livre se lit sans peine et offre des aperçus sur les possibilités d'expansion d'une civilisation servie par des pionniers vaillants et convaincus.

Gabriel ROBINOT MARCY.

Philippe ETTER. — **Sens et mission de la Suisse** — Editions du Milieu du Monde à Genève, 1942. 248 pages.

M. Etter a été déjà deux fois président de la Confédération Helvétique : c'est dire sa valeur. Il a, on le conçoit, beaucoup écrit et parlé. M. Georges Méautis, professeur à l'Université de Neufchâtel, a voulu offrir ici en traduction plusieurs de ces articles et discours. Ils sont savoureux. Père de dix enfants, juriste éminent, homme de caractère, chrétien convaincu, M. Etter est qualifié pour célébrer les forces intimes de son pays, ses exigences spirituelles, sa mission européenne. On goûtera particulièrement les deux études qui ont pour titres, la première celui du livre, la deuxième : « La démocratie suisse ». On touchera là aux fondements solides de la Confédération : l'union *sous serment,* la décentralisation, le respect des personnes et des consciences, l'autorité stable...

Intelligence lucide, M. Etter sait les dangers qui menacent du dehors et au dedans ce bel édifice : pour que la Suisse reste la nation-type qui, en *dépassant* nationalismes et racismes, forme contrepoids aux excès européens, il sait fort bien que cette antique démocratie doit garantir un peuple sain, donc spirituel, donc religieux, donc chrétien. Il le redit à ses concitoyens avec une franchise affectueuse qui, eux et lui, les honore pareillement.

Maurice RIGAUX.

LES ÉVÉNEMENTS

29 *juin.* — Au Caire, Sir James Crigg, ministre de la guerre de Grande-Bretagne, est reçu par le roi Farouk.

30 *juin.* — Démission de M. Michelson, ambassadeur de Colombie à Moscou.

Dans le Pacifique sud, les Japonais attaquent Port-Darwin.

1er *juillet.* — En Nouvelle-Géorgie, les Américains occupent l'île de Rendova et le port de Viru et attaquent Salamaoua.

2 *juillet.* — Bombardement de Palerme et du littoral italien.

4 *juillet.* — A l'occasion de la clôture de son jubilé, le Pape publie une encyclique sur la divinité de l'Eglise.

5 *juillet.* — A Gibraltar, le général Sikorski trouve la mort dans un accident d'aviation.

En Roumanie, remaniement ministériel. M. Antonesco, vice-président du Conseil, après une visite à Rome, se rend à Bucarest.

M. Molotov, commissaire des Affaires Etrangères de Russie, reçoit M. Sato, ambassadeur du Japon.

A Bangkok, le général Tojo, premier ministre japonais, au cours de pourparlers pour une coopération nippo-thaï, assure à la Thaïlande le recouvrement de plusieurs territoires perdus.

Dissolution du parlement australien.

9 *juillet.* — Débarquement anglo-américain en Sicile.

11 *juillet.* — M. Stimson, secrétaire d'Etat américain à la guerre, se rend en Grande-Bretagne.

En Chine, bombardement de Haïphong par l'aviation américaine.

13 *juillet.* — A la Martinique, M. Henri Hoppenot prend la succession de l'amiral Robert, haut-commissaire, démissionnaire.

18 *juillet.* — En Sicile, évacuation d'Agrigente. Violents combats autour de Catane.

Bombardement de plusieurs villes italiennes, dont Rome, et du territoire hollandais.

En Russie, violentes batailles à Bielgorod, Koursk et Orel et offensive soviétique massive sur tout le front.

19 *juillet.* — Au cours d'une entrevue dans une ville de l'Italie du nord, la situation militaire est examinée par les chefs de l'Axe.

23 *juillet.* — En Sicile, évacuation de Palerme, Marsala et Trapani.

25 *juillet.* — En Italie, le maréchal Badoglio est nommé chef du gouvernement, à la place de M. Mussolini, démissionnaire.

En Hongrie, M. Ghyczy est nommé ministre des Affaires Etrangères.

Le gérant : LOUIS LABOUREUR.

LABOUREUR ET CIE, IMP. A ISSOUDUN (INDRE). C.O.I.A.C.L. N° 31.2797.